

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE LITTÉRAIRE.

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 19 FÉVRIER 1831.

NO. 103

SOMMAIRE. — Procès des anciens ministres. — Nouvelles politiques. — De la perfectibilité de l'homme et de l'influence de l'imprimerie sur la civilisation. — Nouveau système d'études philosophiques, par M. J. C. Ozaneaux. — Le couvent, légende romaine. — Philippe, Gardel et Mme Dugazon. — Mémoires d'un médecin. — Le soldat Foubert.

FRANCE.

COUR DES PAIRS.

PROCÈS DES ANCIENS MINISTRES.

[SUITE.]

Séance du 17 décembre.

M. Achille-François-Nicolas de Guise, âgé de 39 ans, chef de bataillon et aide-de-camp du duc de Raguse.

M. le président : Quel jour M. le maréchal de Raguse fut-il chargé de commander de Paris ? — R. Le mardi 27, je reçus du maréchal une lettre par laquelle il m'engageait à me rendre à l'état-major. Je n'y rendis aussitôt. M. le maréchal y était déjà arrivé. Il était alors environ midi et une heure. Il m'annonça que le matin, le roi l'avait fait appeler et lui avait ordonné de se rendre à Paris pour prendre la commandement des troupes, en lui disant que des troubles s'élevaient en la veille, mais en ajoutant que si la tranquillité était rétablie, il pourrait venir le soir reprendre son service à Saint-Cloud. (Murmure.)

M. le président : Croyez-vous que le maréchal ait l'assurance qu'il devait être investi de ce commandement ? — R. Je n'en suis convaincu du contraire ; le maréchal l'ignorait entièrement. Je l'ai vu le lundi, et ce n'est qu'à son arrivée à Paris qu'il lut pour la première fois les ordonnances dans le *Moniteur*, qu'il n'avait pu se procurer à Saint-Cloud. Après cette lecture, il me quitta pour aller à l'Académie et de là retourner à Saint-Cloud.

M. le président : Quels ordres avaient été donnés aux troupes ? — R. Quand j'arrivai le mardi à l'état-major, aucun ordre n'avait été donné ; je disai que les troupes n'avaient pas même été consignées dans leurs quartiers, ce qui fit qu'elles arrivèrent trop tard sur les lieux où elles furent envoyées.

D. Le maréchal a-t-il vu M. de Polignac à son arrivée à Paris ? — R. Je l'ignore ; mais je l'ai entendu dire à mes camarades.

D. Savez-vous si M. le maréchal a recommandé de faire des sommations ? — R. Le mardi 27, je l'ai entendu répéter plusieurs fois que les troupes ne devaient pas faire feu avant d'avoir essuyé une fusillade, et il ajouta : *Vous l'entendez bien, une fusillade c'est cinquante coups de fusil au moins.* L'ordre remis par le chef d'état-major aux chefs des colonnes, porte textuellement que les troupes ne feront feu que lorsqu'on aura fait feu sur elles.

M. le président : Le maréchal n'a-t-il pas écrit plusieurs lettres au roi ? — R. Le mardi soir, je fus chargé par le maréchal d'écrire sous sa dictée une lettre au roi, pour lui annoncer que les rassemblements étaient dissipés, et que la tranquillité était entièrement rétablie. (On rit.) J'écrivis cette lettre, après avoir, vers onze heures, du soir, annoncé aussi à M. le prince de Polignac, chez lequel je fus envoyé par le maréchal, que les rassemblements étaient dispersés, et que les troupes allaient rentrer. (Sensation.)

M. le président : Le maréchal n'a-t-il pas écrit d'autres lettres au roi ? — R. Le lendemain mercredi, dès huit heures du matin, M. le maréchal écrivit au roi une seconde lettre, dans laquelle il lui rendait compte de la marche des événements. Cette lettre, confiée à un gendarme, fut perdue par un accident, et M. le maréchal en ayant été immédiatement instruit, n'en fit écrire une autre, dans laquelle il disait que les groupes devenaient plus menaçants ; que ce n'était plus une émeute, mais une révolution ; qu'il était urgent de prendre des moyens de pacification ; que l'honneur de la couronne pouvait encore être sauvé, et que le lendemain il ne serait plus temps. Enfin, le même jour, à trois heures et demie, le maréchal écrivit au roi une troisième lettre dans laquelle il annonçait que les troupes ne pourraient pas être forcées dans leurs positions ; mais que la situation des choses devenait de plus en plus grave. Ce fut à ce moment que les députés arrivèrent aux Tuileries ; après leur sortie, le maréchal revint et me fit achever cette lettre, qui fut portée à Saint-Cloud par un de mes camarades (M. Komierowski.)

M. le président : Quel jour fut ordonnée la mise en état de siège ? — R. Le mercredi, peu de temps avant ou après le départ de la première lettre adressée au roi, un jeune homme que je ne connais point, vint trouver le maréchal de la part du préfet de police, et lui demanda s'il était vrai que la ville de Paris fut mise en état de siège. M. le maréchal, auquel plusieurs personnes parlèrent également de cette circonstance, m'envoya vers dix heures chez M. de Polignac pour savoir ce qu'il en était (sensation), et lui faire observer qu'il y avait des conditions de légalité à remplir pour une semblable mesure. M. de Polignac m'apprit qu'en effet l'ordonnance de mise en état de siège était signée, et qu'il avait envoyé chercher M. le maréchal pour qu'il vint la prendre. Je revins avec M. le maréchal qui en sortant de chez le prince, me remit l'ordonnance.

M. le président : Les ministres réunis aux Tuileries y tenaient-ils conseil ? — R. Je l'ignore ; mais ce que je puis affirmer, c'est que j'ai vu très-souvent le maréchal avec les ministres. (Sensation.)

M. Persil : Je demanderai au témoin s'il sait d'une manière positive, à qui le maréchal devait rendre compte des événements ? — R. Je l'ignore.

M. Persil : Ce qui est certain, c'est que le témoin a déclaré que le mardi, avant même d'écrire au roi, le maréchal l'avait envoyé chez M. de Polignac pour lui annoncer que la tranquillité était rétablie. Le témoin sait-il si en notifiant à M. de Raguse l'ordonnance de mise en état de siège, M. de Polignac lui donna quelque autre ordre ? — R. Je ne puis le

savoir ; le maréchal me dit seulement ces mots : « Je viens de recevoir l'ordonnance de mise en état de siège. »

M. Persil : Avec qui le maréchal devait-il communiquer depuis la mise en état de siège ; était-ce avec M. de Polignac ou avec le roi ? — R. Je ne puis répondre positivement à cette question. Tout ce que je puis dire, c'est que les ministres étaient réunis aux Tuileries, et que j'ai vu souvent le maréchal avec eux. — D. Mais que faisait alors le maréchal ? Communiquait-il aux ministres les avis qu'il recevait sur l'état de Paris ?

Le témoin : Je ne pourrais émettre à cet égard qu'une opinion personnelle, qui ne serait rien. Nous autres, officiers, nous étions dans une autre pièce que celle où étaient alors le maréchal et les ministres. Cependant j'ai déjà dit, et je le répète, que je les ai vus fort souvent ensemble ; j'ajouterai que, dans la cours de la journée du mercredi, une proclamation fut rédigée par l'un des ministres, et communiquée à un autre ministre qui était là. On me chargea de la faire imprimer à l'imprimerie royale ; mais je fis observer que cela était impossible, et il en fut remis une au jeune homme qui était venu de la part du préfet de police, et qui revint plusieurs fois dans la journée ; on l'avait chargé de la faire imprimer et distribuer.

M. Persil : Tous ces faits sont importants, et je demande au témoin si, de tout ce qu'il a vu, il croit devoir conclure que le maréchal rendait compte de ce qui se passait à M. de Polignac ou aux autres ministres réunis aux Tuileries ? (Mouvement.)

M. Hennequin, se levant aussitôt : Il me semble qu'une pareille question tend évidemment à introduire la discussion dans le débat, et tient à un système profondément erroné. Les témoins ne peuvent déposer que sur des faits. Leurs demandes relatives à leurs opinions sur le caractère de ces faits, sur les conséquences qu'on en tire, c'est s'exposer à induire la cour dans des erreurs involontaires, c'est faire le débat dans son principe. Ainsi quand le témoin a dit qu'il pourrait exprimer qu'une opinion personnelle, qui n'est rien, il s'est tenu dans le vrai. Je soumets ces observations à la cour, avec la conviction que M. le commissaire lui-même, dans une circonstance pareille, n'insistera pas.

M. Persil : Je m'en rapporte entièrement à la sagesse de la cour pour apprécier la question adressée au témoin. Mais j'ai cru qu'il était utile et légitime de la faire, parce qu'elle porte sur un point très-important et qu'elle peut contribuer à la découverte de la vérité, que nous cherchons tous. Au surplus, je le répète, je l'abandonne à la sagesse de la cour, et je passe à une autre question.

M. le président : La question ayant été posée par M. le commissaire, je ne puis m'empêcher de l'adresser au témoin, en laissant à la chambre le soin d'apprécier dans sa sagesse le mérite de la réponse.

Le témoin : Je dois supposer naturellement que lorsque le maréchal était avec les ministres, ils parlaient ensemble de ce qui se passait dans Paris. (Mouvement.)

Un pair : Le témoin n'a-t-il pas pensé aussi que le duc de Raguse écrivait directement au roi, c'était au roi qu'il rendait compte ? — R. Je n'en suis rien.

M. de Martignac : Ce point de fait est important à éclaircir. M. de Polignac a déclaré que le duc de Raguse communiquait directement avec le roi, qu'il lui rendait compte de ce qui se passait, et qu'il prenait ses ordres. On sait que généralement, lorsqu'un employé ressortit d'un ministère, s'il a des comptes à rendre, c'est au chef de ce ministère qu'il les transmet. Ainsi, dans une position ordinaire, M. le duc de Raguse aurait dû rendre compte à M. de Polignac comme ministre de la guerre. Mais la position n'était plus la même, par suite de la mise en état de siège, et je mets en fait que c'était au roi qu'il rendait compte. Pas de doute à cet égard, car le témoin a écrit, sous la dictée même du maréchal, des lettres dans lesquelles il rendait compte directement au roi des événements, et même de la démarche des députés.

M. le président : J'adresserai une autre question au témoin. Je lui demanderai si le maréchal n'a pas écrit aussi des lettres à M. de Polignac.

Le témoin : Nullement ; mais, avec votre permission, j'observerai que je ne vois pas pourquoi il aurait écrit à M. de Polignac, puisque M. de Polignac était auprès de lui et qu'ils s'entretenaient à chaque instant. (Mouvement marqué dans l'assemblée.)

M. le président : M. de Polignac pourrait donner lui-même des explications sur toutes ces circonstances. Il n'est pas douteux que les ministres étaient réunis à l'état-major. Qu'y faisaient-ils ? Y parlaient-ils des événements ? Y dirigeaient-ils la conduite du maréchal ?

M. de Polignac se levant : J'ai déjà donné tous les éclaircissements possibles à cet égard. Nous avions avec le maréchal les relations de personnes civiles de connaître les événements avec une personne qui était chargée de tout diriger, et qui habitait les mêmes appartements que nous. (Rumeurs.) Mais les ministres, je le déclare, ne faisaient que recueillir les renseignements, tantôt exacts, tantôt inexactes, qui étaient apportés par diverses personnes. Ils n'ont eu ni avec le roi, ni avec le maréchal, aucune correspondance officielle, aucune de ces relations de supérieur à inférieur. Si une correspondance semblable avait eu lieu, il en resterait nécessairement quelques traces, et on n'en a trouvé, on ne pourrait en trouver aucune. Le maréchal ne m'a adressé aucun rapport, et je n'ai rien transmis. Je n'avais rien à transmettre au roi. J'écrivis au roi deux lettres ; je lui envoyais des informations sur les événements ; mais c'était simplement sous forme de renseignements, et pour lui donner connaissance de ce qui se passait. (Rumeur dans la salle.)

M. le président, au témoin : Où a-t-on pris l'argent qui a été distribué aux troupes à titre de gratification ? — R. Au trésor ; cent soldats ont été employés à cette opération ; ils avaient quitté leurs fusils, et chacun d'eux portait des sacs de 1000 fr. (Vive sensation.)

D. En vertu de quel ordre le ministre des finances a-t-il livré cette somme ? — R. Je l'ignore ; l'ordre a été donné dans la nuit, et les distributions ont été faites le lendemain matin.

M. Peyronnet : Il paraît résulter des débats, ce que j'ignorais, que l'ordre de distribution d'argent aux troupes ne parvint à l'état-major que la nuit. Je n'étais pas alors dans ce lieu. Le jeudi matin, je me promenais avec M. de Glandèves sur la place du Carrousel. C'est là que j'acquis la seule notion que j'aie eue de la distribution d'argent aux troupes. Je vis un escadron de lanciers à la tête duquel on lisait un ordre du jour. Dans les circonstances où nous nous trouvions placés, je fus curieux de connaître l'ordre du jour adressé aux troupes. Le roi leur témoignait sa satisfaction de leur conduite. (Violens murmures.)

Il annonçait qu'il leur serait distribué de l'argent et qu'il leur accorderait des récompenses. (Explosion de murmures.)

M. le président à M. Polignac. M. de Montbel se trouvait dans la même lieu que vous ; est-ce par son ordre ou sur un simple ordre du maréchal duc de Raguse ? — R. L'ordre n'arriva qu'à minuit, comme vient de le dire le témoin ; nous étions à l'état-major ; mais nous n'étions pas réunis dans la même pièce, nous étions donc en quelque sorte isolés, et nous ne nous sommes trouvés ensemble qu'au moment où les deux pairs de France sont arrivés à l'état-major. Il n'y a pas eu d'ordre de moi ; on n'en a trouvé aucun trace, et si on l'eût été, s'il eût existé un ordre, on n'a pu rien décider. J'ai appris avec beaucoup d'étonnement que les sommes distribuées aux troupes s'élevaient à trois ou quatre cent mille francs.

M. Segur : Trois cent dix mille francs.

M. de Polignac : Je le répète, j'étais en un véritable étonnement ; car je n'ai d'abord eu qu'une distribution de sept ou huit mille francs ; je ne sais pas autre chose, et je comprends difficilement une distribution aussi considérable que celle dont on parle, et que l'on porte à 310 ou 400 mille francs, le temps matériel de cette distribution me paraît excéder celui de la demi-heure qui s'est écoulée entre la lecture de l'ordre du jour et la mise en mouvement des troupes.

M. de Martignac : Deux circonstances importantes apparaissent ici et justifient de la déposition : Le maréchal duc de Raguse avait chargé le préfet de police de faire une proclamation au peuple ; il avait donc des communications et une correspondance avec le préfet de police ; d'un autre côté, ses relations avec le roi étaient tellement directes, qu'il lui ordonnait au maréchal de faire une distribution d'argent aux troupes, et le chargeait seul de ce soin.

M. le vicomte de Forcade la Roquette, colonel de gendarmerie en retraite, ancien commandant de Nogent.

Ce témoin, interrogé sur les faits militaires de ces trois jours, déclare qu'il est allé à Paris pendant le temps des événements, qu'il a vu M. de Polignac, M. de Martignac, M. de Peyronnet, et qu'il a vu le duc de Raguse, et qu'il a vu le duc de Raguse à Paris ; j'allais à Saint-Cloud, et je n'entendais rien de rien, le soir même je me rendis chez M. de Peyronnet ; j'accomplis ma femme à la réception qui avait lieu chez le ministre ; il y avait beaucoup de monde dans les salons.

Le lendemain, lundi 25, instruit des ordonnances, je courus à la préfecture de police ; je ne pus voir le préfet de police qu'à une heure et demie ; il me parut peu inquiet du résultat des ordonnances ; je ne partageais pas cette sécurité, car je prévis bien qu'elles nous donneraient beaucoup de besogne. (Rire général et prolongé. M. de Polignac lui-même partage l'hilarité de l'assemblée.)

M. le président : Je rappelle à l'audience que tous les signes d'approbation ou de désapprobation lui sont formellement interdits ; je la prie de ne pas s'écarter du respect qu'elle doit à la cour.

M. Foucauld : J'aurais dû dire tablatore ou embarras. (Rire étouffé dans toutes les parties de la salle.)

Le témoin reprend alors un récit très long et très obscur de tous les actes qui lui sont personnels ; il s'efforce surtout de bien poser la théorie de l'obéissance militaire pour le corps de la gendarmerie, qu'il présente comme étant à cet égard dans une situation toute particulière. Il est impossible de suivre M. Foucauld dans ses longs et minutieux développements ; son langage incorrect et diffus semble, à plusieurs reprises, exciter l'impatience de la cour.

D. Avez-vous reçu des ordres du duc de Raguse le mercredi ? — R. Il m'a remis un ordre d'arrestation, qui concernait je crois six personnes ; je l'ai fait copier par des officiers ; on m'a dit plus tard que sept ou huit personnes étaient désignées. Alors le duc de Raguse était inventé du commandement général des forces de la division et de toute la force publique ; j'ai dû lui obéir, sans me permettre aucune observation. La veille je n'aurais pas agi de même, j'aurais usé du droit de discussion que se réservent les officiers de mon arme ; mais, dans ce moment, en vertu du pouvoir de M. le maréchal, de l'étendue de son autorité et de l'élevation de son grade, j'aurais regardé toute représentation comme inconvenante.

D. A quelle heure vous a-t-il remis cet ordre ? — R. Vers midi, autant que ma mémoire est fidèle... avant que les députés ne vinssent à l'état-major.

D. Savez-vous quels étaient les noms des personnes que vous étiez chargé d'arrêter ? — R. Dans ma première déposition, j'ai fait de vains efforts pour m'en rappeler d'autres que ceux de MM. Eusèbe Salverte, Lafitte et Lafayette ; cependant, en lisant l'instruction, et en apprenant depuis que ces messieurs sortaient de chez M. Audry de Puyraveau, je me suis très bien souvenu que ce nom était l'un de ceux qui se trouvaient portés sur la liste des personnes que je devais arrêter.

D. Savez-vous si cet ordre avait été concerté avec les ministres qui se trouvaient à l'état-major ? — R. Je crois avoir déjà répondu à cette question, en déclarant que la grande autorité dont était revêtu M. le maréchal duc de Raguse, ne me permettait alors aucune observation. Je répète que, le mardi, j'aurais discuté l'ordre ; le mercredi, je ne le devais pas, je ne le pouvais pas.

D. Comment cet ordre a-t-il été retiré de vos mains ? — R. Quand j'eus reçu cet ordre, je vis aussitôt de combien et de quelles difficultés étaient entourées son exécution. Un secrétaire de l'état-major prit l'Almanach des 25.000 adresses, et y mit celles des personnes désignées ; je partis alors avec un adjudant-major, avec un trompette et une ordonnance ; j'allai à l'hôtel de M. le garde-des-sceaux, et là, plusieurs officiers se mirent à faire le nombre d'extraits nécessaires. Je revenais chez le duc de Raguse, lorsque je rencontrai un aide-camp du maréchal, qui m'annonça que le duc avait révoqué l'ordre, et qu'il venait me le retirer. Il me soulagea d'un grand poids. (Rire.) Il a pu s'en apercevoir, je le lui remis avec un véritable empressement.

M. Persil : Mercredi, lorsque le duc de Raguse vous remit l'ordre d'arrestation dont vous venez de parler, avez-vous pu savoir si l'ordre avait été préparé à l'avance, ou bien fut-il écrit devant vous ? — R. Il ne fut pas écrit devant moi ; je ne sais s'il avait été préparé ; on me le remit tout prêt. (Rire.)

M. Persil : Il est de la plus haute importance de savoir à qui appartient l'initiative de cet acte d'arrestation : est-il le fait de M. le duc de

Raguse, de M. de Polignac ou du ministère? Vous avez entendu M. de Polignac nier toute participation à ces actes d'arrestation, les autres accusés ont agi de même; nous sommes donc portés à conclure que M. le duc de Raguse est le seul auteur de l'acte d'arrestation, car il n'y avait le mercredi 25 que deux autorités, M. de Polignac, ou plutôt le ministre, et M. le duc de Raguse. Nous avons ici deux aides-de-camp de M. le duc de Raguse, je demande qu'ils soient interrogés sur ce fait.

M. le Président: M. de Guise....
Au moment où ce témoin se lève et s'approche pour se préparer à parler, M. Komierowski, premier aide-de-camp du duc de Raguse, s'élance au milieu de l'assemblée avec une vivacité remarquable, et il s'écrit: M. le duc de Raguse n'est pas l'auteur de l'acte d'arrestation. A défaut de preuve pour le démontrer, j'ai pour moi son empressement à le faire retirer: il me dit, avec un accent que je ne puis pas oublier: envoyez à la recherche du colonel Foucauld, pour lui retirer l'ordre que je lui ai donné, il y a quelques instants, un, deux, trois officiers, et allez-y vous-même s'il le faut. (Sensation.)

D. M. de Guise, croyez-vous que le maréchal soit l'auteur de l'acte d'arrestation? — R. Depuis fort long-temps, je suis auprès du maréchal, j'ai passé avec lui la plus grande partie de ma vie, jamais je ne lui ai entendu prononcer les noms de MM. Eusèbe Saivette et Andry de Puyraveau.

M. d'Angosse, au colonel Foucauld: De quelle main était écrit l'ordre? — R. Il m'a paru reconnaître dans le corps de l'écriture la même main que celle de la signature.

M. d'Angosse, à M. de Guise: Quelle était la personne qui écrivait sous la dictée du maréchal?

M. de Guise: Moi seul, jamais il ne m'a dicté d'ordre semblable à celui dont on vient de parler.

M. de Martignac: On a dit que l'ordre paraissait écrit par la même main que celle de la signature.

M. le Président: C'est ce que vient de répondre le colonel Foucauld.

M. Peral, à M. Foucauld: L'ordre était-il étendu, ou bref? — R. Il contenait une ligne et demie ou deux lignes d'écriture, sans compter les noms; il était à peu près ainsi conçu: « M. le maréchal de France, commandant militaire de Paris, donne l'ordre d'arrêter, etc. »

M. Komierowski, s'approchant du témoin avec vivacité: Par qui avez-vous fait déchiffrer cet ordre? (Étonnement.) — R. J'ai lu à peu près au bas les mots: duc de Raguse, et j'ai cru, en lisant le reste, voir que cela ressemblait aux caractères de la signature; d'ailleurs, le véritable motif de ma conjecture, en parcourant cet ordre, qui était effectivement très-mal écrit, c'est que tout s'en est passé confidentiellement, et que d'après la ressemblance de l'écriture, je n'ai pas pu croire qu'il eût été écrit par une autre personne que par le maréchal lui-même.

M. Komierowski (avec ironie) fait alors que vous savez bien habile, car l'écriture du maréchal est réellement indéchiffrable. (Sensation.)

M. le Président (à M. de Guise): Était-il arrivé quelque lettre au moment de l'expédition de l'ordre?

La même question adressée à M. Komierowski, reçoit la même réponse négative.

M. WURTZ, libraire,

Raconte que le mercredi 28, il alla avec M. Hutteau, maire du 10^e arrondissement, auprès du duc de Raguse, pour obtenir l'autorisation d'armer la garde nationale; celui-ci leur a répondu que Paris était en état de siège, et que, tant que le peuple ne serait pas rentré dans l'ordre, il ne serait pas fait de concession; que d'ailleurs la garde nationale avait été licenciée, et que si on permettait qu'elle se reformât, il pourrait s'introduire dans son sein des mauvais sujets qui compromettraient la sûreté des troupes. Le maréchal ajouta: « Avant d'être sortis des Tuileries, vous entendrez rouler le canon. » Reconnus par deux aides-de-camp, le témoin et M. Hutteau insistèrent sur les malheurs que pourrait prévenir la réorganisation de la garde nationale. Éprouvé de ces observations, l'un de ces officiers rentra auprès du duc de Raguse, et M. Hutteau fut appelé auprès du duc de Raguse, qui lui dit qu'il venait de consulter les ministres, et que la réponse avait été dans le même sens que celle faite par le maréchal lui-même.

M. BAYEUX, avocat-général à la cour royale.

Ce témoin, dont nous avons précédemment publié la déposition écrite, en reproduit avec exactitude et sans aucun changement notable, tous les détails. Aucune interpolation ne lui est adressée.

M. MERCIER, employé des droits réunis.

Ce témoin n'ayant pas été entendu dans l'instruction, ne prête pas serment, et ne dépose qu'à titre de renseignements.

Le 29 juillet, dans la matinée, dit-il, je m'étais rendu au Petit-Mont-rouge avec quelques-uns de mes camarades, lorsque nous avons vu arriver du côté d'Orléans, un homme à cheval, que nous avons jugé être une estafette; nous l'avons arrêté et fouillé: il était porteur d'un portefeuille fermé à clé. Je proposai de remettre ce portefeuille au gouvernement provisoire, mais les personnes présentes en exigeaient l'ouverture, qui eut lieu immédiatement. On y trouva un paquet à l'adresse du directeur-général des postes, dans lequel était notamment une lettre adressée au ministre de l'intérieur par le préfet du Loiret, et datée du mardi à minuit; elle était conçue à peu près en ces termes: « Conformément à vos ordres, j'ai fait donner au régiment suisse en garnison dans cette ville l'ordre de partir sur-le-champ pour Paris, et je puis vous assurer que, dans une demi-heure, cette troupe sera en marche pour cette destination. Je ne puis vous dissimuler que nous avons eu le 28 des troubles d'une nature assez sérieuse pour nécessiter un grand déploiement de forces. Après le départ du régiment, je resterai avec 49 gendarmes seulement, et je ne puis plus répondre de maintenir le calme. »

En conséquence, le préfet du Loiret terminait sa déréche, en demandant l'autorisation de faire revenir à Orléans un bataillon du régiment suisse; j'ai envoyé depuis cette dépêche au 12^e arrondissement, et on m'a dit que le lendemain elle avait été portée au gouvernement provisoire.

M. de Peyronnet: Ces faits me sont complètement inconnus, et puisque le témoin a si bien retenu la substance de la lettre, je désirerais savoir si elle lui a paru être un rapport fait spontanément par le préfet du Loiret, ou une réponse à une dépêche que je lui aurais moi-même adressée.

Le témoin: Si ma mémoire ne se trompe pas, je crois y avoir remarqué le caractère d'une réponse à un ordre précédemment reçu, et je crois pouvoir affirmer qu'elle commençait par ces mots: « Ainsi que vous m'en avez donné l'ordre. »

M. de Peyronnet: Il est certain, en fait, que je n'ai rien écrit au préfet du Loiret, qui l'autorisait à me faire une pareille réponse, et il ne serait pas difficile de vérifier l'exactitude de ce que j'avance à cet égard; car si une pareille correspondance a existé on doit en trouver des traces dans les bureaux du ministère de l'intérieur, et si, par une fatalité que j'ai déjà éprouvée à l'égard des troubles de Montauban, ces pièces avaient disparu et au ministère et à la préfecture, on retrouverait au moins les personnes qui auraient concouru comme employés à l'envoi ou à la réception de cette correspondance; si, par un moyen quelconque, on peut venir à découvrir que j'aie écrit au préfet du Loiret pour faire venir le régiment suisse, je me livre à toute l'animadversion de la Cour. (Murmures universels.)

Je puis parler avec d'autant plus d'assurance que j'apprends ici, pour la première fois, qu'il y eût un régiment suisse à Orléans. Ceux qui savent comment s'administrait le ministère de la guerre, n'ignorent pas que moi, ministre de l'intérieur, et ministre de soixante-dix jours, je ne pouvais savoir où étaient les régiments; ce qui est certain, c'est que je n'ai pas écrit; mais ce qui est probable, c'est que le préfet du Loiret, ayant eu connaissance de l'ordre donné par le ministère de la guerre pour faire venir le régiment suisse, aura jugé à propos d'en informer le ministre de l'intérieur.

M. de Champagny est appelé de nouveau.

M. le Président, s'adressant à ce témoin: Cet ordre avait-il été effectivement donné par le ministre de la guerre? — Il n'a pas été expédié d'ordre par le ministère de la guerre pour faire venir à Paris le régiment suisse en garnison à Orléans; les seuls ordres de cette nature qui aient été donnés, sont ceux relatifs au retour des camps de Lunéville et de Saint-Omer. Il est probable que l'ordre dont on parle aura été donné directement par le major-général soit au général commandant le département, soit, en son absence, au colonel du régiment.

M. le marquis de SÉMONVILLE, grand-référendaire de la chambre des pairs, âgé de 70 ans. (Vif mouvement d'intérêt et de curiosité.)

(Il répète la déposition que nous avons insérée dans notre No. du 8 janvier.)

M. le Président: Il me semble que dans sa déposition devant la cour, comme dans celle qu'il a faite devant la commission, M. le marquis de Sémonville a cru devoir s'abstenir d'entrer dans des détails sur sa conversation avec le roi. La cour comprend les motifs de délicatesse qui ont imposé silence au noble pair. Cependant je fais observer à M. de Sémonville que sa délicatesse ne saurait tenir complètement devant le sergent qu'il a prêté, non-seulement de dire la vérité, mais encore de dire toute la vérité. Il est bien difficile qu'une conversation de telle sorte et de telle nature dans de telles circonstances, ne soit pas restée gravée dans sa mémoire au moins par les masses, si ce n'est par les mots. Ce qu'il pourrait dire serait de nature à éclaircir sur la situation des choses.

Je lui demande s'il a eu occasion, dans cette conversation, de pénétrer quelques erreurs funestes récemment déposées dans l'esprit du roi; s'il a eu quelque voile épais à soulever pour faire arriver la vérité jusqu'à lui; s'il a pu connaître quelque chose de ses dispositions personnelles; si enfin le roi, sans avoir prononcé le nom d'un ministre, semblait subir en ce moment l'empire d'une séduction quelconque. La cour désirerait que le noble pair s'expliquât sur ces points. (Mouvement marqué d'attention.)

M. le marquis de Sémonville: Si j'ai bien entendu la question que M. le Président m'a faite l'honneur de m'adresser, je pourrai y répondre de manière à satisfaire la juste sollicitude de la cour, sans manquer pour cela aux convenances auxquelles elle serait la première à me rappeler. (Profond silence.)

Je crois et j'ai toujours cru que la résolution du roi, que je venais combattre en entrant dans son cabinet, était personnelle, ancienne, profonde, méditée; qu'elle était le résultat d'un système tout-à-fait politique et religieux. (Mouvement.)

Si j'avais pu concevoir quelque doute à cet égard, ce doute aurait été entièrement dissipé par le douloureux entretien que j'ai eu avec le roi. Toutes les fois que je me suis approché de son système, j'ai été repoussé par son inébranlable fermeté. Il détournait les yeux de dessous les désordres de Paris, qu'il croyait exagérés dans ma bouche. Il détournait les yeux de l'orage qui menaçait sa tête et sa dynastie. Je ne suis parvenu à connaître ses résolutions qu'en passant par son cœur.

Après avoir tout tenté, j'ai osé le rendre responsable envers lui-même du sort qu'il pouvait réserver à Madame la Dauphine. « Une heure, une minute d'hésitation dans ce moment peuvent tout compromettre, » lui disais-je. Songez à ce qui pourrait arriver si les désordres de Paris étaient parvenus aux communes qui se trouvent sur son passage. « L'autorité pourra-t-elle la protéger? » Je m'efforçai de lui faire entendre qu'il fallait qu'il s'efforçât de la garantir du seul malheur qu'elle n'eût peut-être pas encore éprouvé dans le cours d'une vie écoulée dans les palais! Celles du roi ont aussitôt jailli de ses yeux, sa fermeté a disparu; sa résolution a changé; sa tête est tombée sur sa poitrine. Il me dit, d'une voix basse, mais très-émue: « Je vais dire à mon fils d'écrire, » et l'assemblée le cessa. (Vive sensation.)

M. le Président: Quel motif vous a porté à ne pas donner ces détails devant la commission de la chambre des pairs?

M. de Sémonville: J'ai commencé par le dire et j'ai ajouté que dans aucune circonstance de cet entretien on ne prononça le nom des ex-ministres. J'étais entièrement occupé du présent et d'un avenir que je regardais comme prochain. Je ne croyais pas avoir en aucune manière à m'occuper du passé.

M. le Président: L'audition des témoins est terminée. Demain la cour entendra MM. les commissaires de la chambre des députés chargés de soutenir l'accusation.

M. de Martignac: Je prendrai la liberté de faire observer à la noble cour qu'il me serait impossible de répondre dans la séance de demain aux arguments d'une accusation dont jusqu'ici rien n'a pu me faire pressentir le système.

M. le Président: La cour prendra une décision sur ce point après avoir entendu l'accusation.

M. de Martignac: La cour décidera; mais je pense qu'elle ne se refusera pas à la justice de mon observation.

(De toutes parts: C'est juste! c'est juste!)

L'audience est levée à quatre heures.

MM. les officiers de l'état-major de la garde nationale ont été convoqués par M. le comte de Lobau. Ce digne général leur a adressé une allocution pleine de franchise et de loyauté, dans laquelle il a exprimé combien était grande la tâche qu'il avait à remplir, et l'espoir qu'il fondait sur la coopération de MM. les officiers de l'état-major.

La plupart de ces messieurs se sont rangés sous les ordres du nouveau commandant général: quelques autres l'ont prié d'accepter leur démission, et de leur permettre de rentrer dans les rangs des simples gardes nationales. De ce nombre sont MM. Sarrans, rédacteur en chef du *Courrier des Électeurs*, Georges Lafayette, Marchais, de Corcelles, etc.

— On assure que le ministre de la guerre vient de donner des ordres pour que dans les relations de service, l'appellation du grade soit désormais substituée à celle du titre. Ainsi l'on ne sera plus appelé dans l'armée que *général, colonel, capitaine, etc.* Ceux qui savent toute l'influence que les mots exercent sur les hommes, ne manqueront pas d'applaudir à cette mesure toute militaire. (Moniteur.)

— On nous écrit de Toulon, le 19 décembre:

M. le contre-amiral de Rosamel est arrivé avant-hier ici pour y remplir les fonctions de préfet maritime. Après avoir reçu la visite des corps de la marine, de la guerre et des autorités civiles et militaires, il est allé inspecter les travaux de l'arsenal et les bâtiments de la rade. Là il a reçu les honneurs militaires dus à son rang, en présence des équipages de ligne et des troupes de la marine qui étaient sous les armes.

Le premier soin de M. de Rosamel a été d'activer l'armement des vaisseaux et frégates qu'on équipe ici sur le pied de guerre. Ces bâtiments seront renforcés des autres voiles qu'on prépare également dans les autres ports. Ils formeront tous un escadre sous le commandement de l'amiral de Rigny, qui arborera son pavillon sur le vaisseau le *Suffren*, de 120 canons.

Le nouveau préfet a aussi donné des ordres très-pressants pour la formation de la garde nationale maritime, qui vient d'être créée par une ordonnance du Roi pour assurer la conservation des ports et arsenaux. Cette institution est la même que celle qui fut établie sous l'empire, et dont les résultats furent très-satisfaisants.

— On écrit de Bayonne que l'émigration française continue. Le 18, sont arrivés dans cette ville six ex-gardes du corps, et dans la nuit suivante, ils ont continué leur route pour Madrid où ils vont prendre du service dans l'armée espagnole qui doit stationner sur la frontière.

— On assure que par suite des inspirations d'un membre du nouveau gouvernement anglais, la régence établie à l'île de Terceira, qui a été nommée par l'empereur du Brésil, va faire place à un gouvernement provisoire, nommé par les habitants, par la garnison de l'île et des députés, des émigrés portugais qui sont en France ou en Angleterre.

— Une lettre de Berlin, du 17, insérée dans la *Gazette d'Augsbourg*, dément la nouvelle qui s'était répandue que le roi de Prusse allait donner une constitution à son peuple. Le roi a seulement convoqué les états provinciaux, qui se formeront ensuite en états-généraux.

PARIS, 31 décembre.

Nous recevons par voie extraordinaire des nouvelles de Varsovie, du 20 décembre.

« Jeudi 16, le colonel Hawke, adjudant de S. M. l'empereur de Russie, est arrivé ici, chargé de dépêches. Ces dépêches, écrites par S. M., à la réception des nouvelles de l'insurrection, transmettent au conseil d'administration l'ordre de se conduire en tout d'après les intentions du grand-duc Constantin. Relativement à la marche des événements, et en considération de la députation partie pour Saint-Petersbourg à l'effet d'exposer à S. M. le véritable état des choses, le dictateur et son gouvernement se sont référés dans leur réponse aux éclaircissements que le prince Lubeky et M. Jezieroki sont en ce moment chargés de porter à l'Empereur.

La députation est arrivée le 15 à minuit à Terespol, où le grand-duc Constantin avait eu soin de lui faire préparer des facilités pour son voyage ultérieur.

La Banque a également reçu la nouvelle que les communications interrompues depuis le 8 décembre entre les deux empires, par ordre des autorités russes, avaient été rouvertes le 12; de sorte qu'avec des passeports en règle on peut se rendre de Russie en Pologne, et de Pologne en Russie, sans éprouver d'obstacles. Les lettres passent aussi librement.

En apprenant que l'empereur de Russie avait donné au général Rosen l'ordre d'entrer avec son corps d'armée en Pologne, le dictateur a envoyé un général un de ses aides-de-camp, chargé de lui annoncer qu'au moment où les Russes franchiraient la frontière polonaise, les Polonais franchiraient la frontière russe. On assure que l'armée lithuanienne est appelée dans l'intérieur de l'empire; elle sera remplacée par le corps des généraux Sacken et Pahlen.

VARSOVIE, 16 décembre.

Le gouvernement polonais vient de publier une espèce de manifeste. Il y est dit que le peuple polonais reconnaît toujours la souveraineté de l'empereur de Russie, mais qu'il demande l'accomplissement des promesses qui lui avaient été faites solennellement et que le gouvernement impérial a manifestement éludées. Les demandes se réduisent à ceci:

Que les Polonais, par l'organe de leurs représentants, votent eux-mêmes les impôts publics;

Que les délibérations de la Diète soient libres et publiques;

Que la liberté de la presse soit établie;

Qu'aucune troupe russe ne soit stationnée dans le royaume.

A ces conditions, les Polonais offrent de se soumettre à l'empereur Nicolas, dont ils n'ont pas cessé de reconnaître les droits de souveraineté.

La députation partie pour Saint-Petersbourg a écrit au gouvernement, elle lui rend compte qu'avant de se diriger sur cette capitale, elle a demandé au grand-duc Constantin une entrevue pour s'entendre avec lui sur la mission qu'elle va remplir. Le grand-duc a répondu d'une manière conciliante à la députation et lui a assigné un rendez-vous sur le Bug.

En attendant, les préparatifs militaires se poursuivent avec une grande activité; on compte pouvoir opposer aux Russes une armée de 60 mille hommes, soutenus par 40 mille hommes de gardes nationales. Malheureusement les fusils qu'on a pris dans les arsenaux sont loin d'être en bon état; le manque d'armes se fait vivement sentir.

Une nouvelle malheureusement trop certaine a produit à Varsovie une terreur qui s'étendra au loin. Le cholera-morbus est arrivé en Podolie et y exerce déjà ses ravages.

FRANCFORT-SUR-LODER, 17 décembre.

Un courrier qui a passé ici, venant de Pétersbourg, a rapporté ce qui suit: « L'empereur a reçu la seconde dépêche par laquelle le grand-duc lui annonçait sa retraite sur Lublin, quelque temps après la première, qui annonçait l'explosion de la révolte. Les rapports détaillés ne sont arrivés que le 3 de ce mois; comme le lendemain il y avait grand cercle à la Cour, l'empereur communiqua au corps des officiers rassemblés les nouvelles de Pologne dans un discours énergique. Il rappela les bienfaits dont le gouvernement russe avait comblé les Polonais depuis le rétablissement du royaume, et l'ingratitude qu'ils venaient de montrer par leur dernière rébellion; S. M. termina son discours par l'assurance que, de même que son frère, l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, avait fait le serment de ne pas remettre son épée dans le fourreau avant que le dernier des Français eût été chassé du territoire russe; de même il jurait de ne point mettre bas les armes que le dernier des Polonais rebelles n'eût été puni.

Deux corps d'armée et une partie de la garde ont reçu l'ordre d'entrer en Pologne; l'empereur doit se mettre à leur tête.

BERLIN, 19 décembre.

Les troupes russes, destinées à soumettre les Polonais, s'avancent à marches forcées vers la frontière; elles y sont transportées en partie sur des traîneaux. L'empereur commandera en personne l'armée; il aura sous ses ordres les feld-maréchaux Diebitsch et Paskévitch, ainsi qu'un troisième général, vraisemblablement le baron de Geismar; ainsi l'on attend sous peu à de grands événements.

NAPLES, 27 novembre.

Les funérailles de François Ier n'étaient pas encore achevées, que déjà la redoutable société de Saint-Ignace travaillait à grand force pour circonvenir le jeune Ferdinand II.

L'évêque-instituteur du nouveau roi est entré dans la cabale jésuitique, et intrigue de toutes les manières pour obtenir un portefeuille. Ainsi les peuples des Deux-Siciles sont menacés de rentrer sous le joug du parti apostolique. Son projet est de réunir l'instruction publique au ministère du culte, de rétablir l'influence du papisme, d'élever la jeunesse dans les ténèbres de la superstition, et de ramener ainsi l'ignorance et la barbarie dans les états napolitains. Cet emploi important est destiné au très-révérend monseigneur Olivieri.

La police serait une troisième fois confiée au prince de Canosa, le Polignac du royaume de Naples, redoutable par ses principes sanguinaires, plus redoutable encore par sa popularité, sa hardiesse et ses talents.

— Les nouvelles que nous avons données hier de Rome, semblent se confirmer ; on lit dans une lettre de Gènes :

« Un courrier qui arrive à l'instant nous annonce que le peuple se bat à Rome et demande une constitution ; l'Italie entière est à la veille d'une insurrection. »

(Des lettres de Paris du 1er janvier confirment cette nouvelle.)

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

Le *Henri IV* a fait voile du Havre le 2 janvier. Par l'Angleterre nous étions informés des nouvelles politiques contenues dans les journaux français.

On nous a communiqué le passage suivant d'une lettre de Paris du 1er janvier : « L'on a reçu ce matin la confirmation de la nouvelle d'une révolution à Rome ; le peuple est maître de la ville, et déterminé à renverser l'autorité des Papes, ou du moins à la restreindre aux affaires spirituelles. »

La lettre de notre Correspondant Parisien, apportée par le *Wanderer*, était d'une date si ancienne que nous en avons retranché les passages qui ne pouvaient plus offrir d'intérêt.

M. Serrurier, ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis, est arrivé par le *Henri IV*.

LETTRES ÉCRITES DE FRANCE, AU RÉDACTEUR DU COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

No. LXIV.

PARIS, 8 décembre.

MONSIEUR,

Nous sommes à la guerre, c'est-à-dire, le peuple, la nation est à la guerre, mais non le gouvernement ; de tous côtés s'ouvrent des souscriptions pour l'équipement de soldats ; toutes les communes offrent au gouvernement des cavaliers ; des associations particulières se forment pour veiller à la réparation des places fortes, il ne s'agit de rien moins que de créneler les villages, d'établir partout des fossés et des retranchemens. Les journaux des provinces retentissent des cris d'un enthousiasme guerrier ; une partie des gardes nationales du royaume demande à entrer dans les colonnes mobiles ; les engagements volontaires se multiplient, et au milieu de tout cela le gouvernement reste calme et préche la paix et le repos. Il déclare que nous n'aurons pas la guerre, que l'Angleterre s'unit à lui pour la paix, que les armemens de la Russie ne sont point offensifs pour la France, qu'ils n'étaient fondés que sur un mal-entendu, sur des rapports inexacts des événements de Paris, et que l'empereur Nicolas mieux informé se désiste de ses projets et suspend ses préparatifs ; le *Moniteur* lui-même annonce la nomination du maréchal Mortier comme ambassadeur à Saint-Petersbourg et fixe à quelques jours son départ pour cette capitale.

On parle cependant de fortifier Paris et quoique le projet soit vu avec plaisir, je vais vous citer une phrase d'un de nos journaux les plus répandus, phrase répétée par tous les autres, et qui vous prouvera jusques à quel point nous sommes devenus jaloux de notre liberté : « Nous n'entrerons pas à ce sujet (dit ce journal), dans une discussion technique qui ne convient pas à notre feuille, mais pour Dieu, pas de citadelles ! si Montmartre avait été couronné de canons, les ordonnances du 25 juillet auraient été exécutées, ou Paris détruit de fond en comble ; le prince qui a donné l'ordre de bien tenir et de n'agir qu'avec des masses, n'aurait pas hésité à faire incendier la capitale ; qu'on n'oublie pas l'exemple d'Anvers, les bons rois passent, les citadelles restent ! »

Vous voyez avec quelle jalouse prévoyance on parle au pouvoir.

On a vendu ces jours passés à la criée publique, des objets appartenant à la duchesse de Berry, c'était un moyen comme un autre de rattacher la légitimité déchue à des schalls, à des parures, à des petits meubles de femme ; l'aristocratie s'est hâtée d'accourir, mais elle n'est venue à bout que d'enrichir un brocanteur qui, dit-on, avait d'avance tout acheté en bloc et qui gagne à cette affaire deux ou trois cents mille francs. La duchesse de Berry a désenchanté les Parisiens qui la plaignaient encore, en vendant à Londres un superbe exemplaire de la *Henriade* orné des desseins originaux de nos meilleurs artistes, et dont la ville de Paris lui avait fait cadeau : cette jeune femme a paru faire comme une maîtresse infidèle, coquette et besoigneuse qui vend jusques au portrait de son amant. Tous ces bourgeois comprennent que leur rôle est fini en France, et qu'il faut se pourvoir ailleurs. Un incident singulier a égayé les ventes dont je vous parle : l'année passée lady Stuart, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, perdit au bal chez la duchesse de Berry une superbe fourrure ; ces jours passés la première chose qu'elle aperçut à la vente, ce fut sa fourrure. Est-ce négligence, erreur, maladresse des domestiques, ou vol ? Voilà la question.

On parle d'une nomination de quarante pairs ; dix-sept seraient choisis parmi les illustrations de l'empire, et les autres seraient pris dans la chambre des députés. Cette nouvelle cause une surprise pénible ; l'aristocratie de la parie est très impopulaire et son hérité obscur la nation ; si quarante nouveaux membres ont intérêt à continuer cette noblesse abu-

sive, ce sera une chance de moins pour la révision d'un article de la charte, que toute la France voudrait voir rapporter.

No. LXV.

PARIS, 31 décembre.

Enfin le procès des ministres est terminé, c'était comme une comète malfaisante dont on nous menaçait, et en effet, il s'en est fallu de peu que l'événement ne justifiait des prédictions sinistres. Après les plaidoiries des avocats, parmi lesquelles on a remarqué celles de M. de Martignac et de M. Sauget jeune, avocat de Lyon, dont la réputation provinciale ne s'est pas évanouie à Paris, on a clos les débats, fait retirer les accusés et suspendu la séance. Cependant la ville entière était en rumeur, les alentours du Luxembourg étaient obstrués par une population, sinon soulevée, du moins très-émue, et vingt mille hommes de garde nationale bivouaquaient dans les cours et dans les jardins. Une chose remarquable, c'est qu'au milieu du bruit et du tumulte d'un pareil moment, à quatre heures précises, en plein jour et à la vue de tout le monde, on a fait sortir les ex-ministres du Luxembourg par la rue de Vaugirard ; ils sont montés en voiture et partis tranquillement pour Vincennes, escortés par une cinquantaine de gardes nationaux à cheval ! Le malheur a voulu ensuite que M. Georges Lafayette, trompé sur les dispositions de l'arrêt, ait annoncé à un poste que deux des ex-ministres avaient été condamnés à mort ; lorsque cette nouvelle a été démentie, il s'est manifesté quelque irritation. Enfin à dix heures du soir la cour des pairs a repris sa séance. Les tribunes étaient presque vides, les journalistes, les parens des accusés et quelques gardes nationaux s'y montraient seulement ; M. Pasquier a prononcé lentement et d'une voix solennelle l'arrêt qui proclame ces hommes infâmes et les convainc de haute trahison. C'était une scène à la Rembrandt par la disposition des ombres qui régnaient dans le haut de la salle, et de la lumière qui scintillait sur les collets et les paremens brodés des pairs ; pas un mot ne s'est fait entendre, la séance a été silencieusement levée et les pairs se sont hâtés de se couvrir de leurs manteaux pour cacher leurs uniformes, et de regagner leurs hôtels. On prétend que beaucoup d'entr'eux ont quitté Paris dans la nuit même ; le petit nombre de pairs qui assiste maintenant aux séances me le fait croire. Ces messieurs se sont trompés, il n'y avait nul danger pour eux, mais cette crainte seule fait comprendre combien ceux qui ont condamné à mort le maréchal Ney savent mieux soutenir les intérêts des rois que ceux des peuples. Paris n'a connu le jugement que le lendemain. Dans la nuit tout a été tranquille et calme, des feux de bivouac étaient allumés dans les rues de la ville et la garde nationale faisait des patrouilles dans les quartiers solitaires.

Madame de Polignac qui ne s'était point jetée aux pieds de son mari lorsqu'avec une impassibilité si froide il faisait mitrailler les Parisiens, avait été se jeter aux pieds du roi ; on disait même que revêtue d'habits de deuil et portant ses enfans dans ses bras, elle devait se présenter au peuple et demander grâce. Je suis loin de blâmer cette éloquence démonstrative empruntée aux tems de Rome et d'Athènes, elle convenait sans doute à la piété douloureuse d'une épouse et d'une mère de famille, mais il doit être permis de remarquer, qu'il y a aussi parmi le peuple des habits de deuil, et qu'il aurait pu opposer des veuves et des orphelins aux larmes de Madame de Polignac. D'un autre côté, après le jugement, M. Crémieux, avocat de Guernon-Ranville, s'est rendu chez la femme de cet ex-ministre pour lui annoncer le résultat du procès ; cette dame était au lit avec une fièvre nerveuse ; l'avocat en homme habile et qui veut ménager des nerfs irrités, au lieu d'annoncer une prison perpétuelle ne parle que d'une détention de cinq ans ; Madame Guernon-Ranville fait un bond hors de son lit, elle se tord les mains, elle se désespère, elle comptait sur un acquittement ! En vérité il y a des gens qui regardent le sang du peuple comme bien peu de chose.

Le lendemain nous avons eu une émeute véritable ; des rassemblemens nombreux étaient formés dans le faubourg Saint-Germain, et ce qu'il y avait d'inquiétant, c'est que les groupes ne paraissaient pas avoir de demandes à faire, mais attendre un événement. La garde nationale et les jeunes gens des écoles se sont unis et la tranquillité a été ramenée. On a dit que l'extrême gauche, ou mieux encore deux ministres, avaient favorisé ces émeutes pour arracher au roi des concessions. Il paraît certain que l'honorable général Lafayette avait promis aux écoles une loi d'élection telle que la majorité des Français la réclame. L'émeute passée, cette concession a paru trop forte au gouvernement, le général Lafayette a quitté le commandement général de la garde nationale et M. Dupont de l'Eure s'est retiré du ministère.

La retraite du général Lafayette a affecté vivement tous les Parisiens ; quoique le général Lobau soit à la tête de la garde nationale, elle se croit sans chef : tout Paris a couru chez le général et vous voyez que sa noble conduite est le digne corollaire de sa vie entière. On a parlé de république, et il est certain que les Carlistes y ont poussé de tout leur pouvoir dans un intérêt qu'il est facile de deviner, mais M. Lafayette qui a proclamé le premier l'alliance nouvelle de la république avec la monarchie ne veut ni satisfaire les Carlistes ni abandonner les droits du peuple.

LE CORRESPONDANT PARISIEN.

NOUVELLE ORLÉANS, 29 janvier.

Nous avons reçu des journaux de Vera-Cruz jusqu'à la date du 10 du courant ; un supplément au *Censor* du 8, contient une dépêche du général Bravo au gouvernement suprême, datée de Ciudad-de-los-Bravos, le 2, par laquelle il annonce qu'il vient de mettre en déroute le petit corps d'armée commandée par Guerrero et Alvarez, en le délogeant successivement de cinq points fortifiés qu'il occupait. L'ennemi a abandonné trois pièces de canon du château d'Acapulco, qu'il avait montées sur des affûts de campagne. Reste la bande de Mongoy et de Juan-Cruz, qui était à Sochimalpa ; le colonel Vicente Gonzalez est à sa poursuite. Ainsi, quoique d'après les journaux que nous avons sous les yeux, le pays soit loin d'être aussi parfaitement tranquille que quelques écrivains ont la complaisance de le dire, le parti de Guerrero, comme nous l'écrivions lors de nos dernières nouvelles de ce pays, paraît être entièrement abandonné par le peuple.

Le pouvoir exécutif a offert la sanction du congrès un plan d'amnistie, que les journaux à sa solde prônent comme une œuvre de tolérance et de bonté, mais, qui en réalité n'a pour objet que de jeter la division dans l'armée dissidente et de se débarrasser de certains noms dont l'influence sera toujours trembler le gouvernement actuel. En effet, entr'autres choses, on propose non-seulement d'accorder le pardon, mais encore de conserver les emplois, émolumens, pensions, etc. à tous les soldats ou officiers au-dessous du grade de lieutenant-colonel et y compris ce grade, qui ont pris part à la révolte, s'ils posent les armes et se mettent à la disposition du gouvernement dans un délai fixé ; tandis que à compter du grade de colonel jusqu'à celui de général, les révoltés n'ont que la mort à espérer s'ils persistent, et l'exil hors du pays pour six ans s'ils se soumettent. C'est en dire assez pour faire comprendre ce qu'on se propose par une telle mesure.

Dans son discours d'ouverture, le vice-président a annoncé aux chambres qu'il leur soumettrait sous peu le traité de commerce et d'amitié conclu avec les États-Unis du Nord ; ce fait est important et c'est pour cela que nous nous empressons d'en faire part à nos commerçans.

Son excellence dit encore, qu'il n'est point que la dette nationale se croit accrue pendant cette année, comme le pouvait faire craindre l'état de trouble du pays, elle a été diminuée de plus de \$1,500,000 que l'état a payé.

Le navire *Lavinia* qui a fait voile de Vera-Cruz le 25 janvier, nous apporte des journaux de cette ville jusqu'à la date du 22, et de Mexico, jusqu'au 15 du même mois.

À l'ouverture du congrès mexicain, le 4 janvier, le vice-président a prononcé un discours dans lequel il représente les affaires du pays comme étant dans un état d'amélioration évidente, surtout quant à la situation intérieure.

Dans l'état de Guanajuato, des troupes s'organisent pour détruire les bandes de voleurs qui infestent les bourgs et villages, et pour saisir les fuyards du détachement de Cordallos, dont quelques-uns se sont montrés à Parjamo.

VENEZUELA.

On a reçu des lettres de la Guyane, à la date du 24 décembre ; elles annoncent que le gouvernement est solidement établi et qu'il jouit d'une grande popularité. Dans les premiers jours du même mois, les citoyens prêtèrent serment à la constitution ; l'archevêque de Caracas qui s'y refusa fut chassé du territoire de la république, ce qui prouve d'une manière évidente la force morale du gouvernement. Le général Paez ne possède d'autre pouvoir que celui d'un chef militaire, et même il le regarde comme entièrement subordonné à celui des autorités civiles.

MONTEVIDEO ET BUENOS-AYRES.

Le brig *Solo*, arrivé de la rivière Plata, apporte des nouvelles de Montevideo jusqu'au 23 décembre, et de Buenos-Ayres jusqu'au 13 du même mois.

L'*Universel*, du 21 décembre, contient une lettre officielle du vice-consul français, Cavaillon, adressée au ministre des affaires étrangères ; il y déclare que le gouvernement français reconnaît en principe l'indépendance de la république de l'Uruguay et qu'il est prêt à conclure avec elle un traité de commerce et de navigation, basé sur une parfaite réciprocité et avantageux aux deux pays.

Buenos-Ayres, 4 décembre. — Quelques troubles ont eu lieu dans l'intérieur ; *Purore*, de Cordova, en parle à la date du 14 novembre, mais sans donner aucun détail. A San Juan, on a essayé de s'emparer des casernes et des postes militaires, cependant les assaillans ont été repoussés avec la perte de quelques hommes. Les Indiens, appuyés par quelques mécontents qui s'étaient joints à eux, ont attaqué San Luis ; ils ont été mis en déroute et le cacique Faustino a été fait prisonnier.

Le général Paz a fait des ouvertures pour négocier un accommodement ; il offre d'adopter le système fédéral.

La chambre des représentans de Buenos-Ayres a clos sa session le 30 novembre ; D. Manuel H. Aguirre et D. Juan Jose Anchorena ont été adjoints au président et au vice-président pour composer un comité permanent.

Le 1er de ce mois, on a levé l'embargo qui avait été mis sur les bâtimens destinés pour les ports de la côte opposée et un grand nombre de caboteurs ont fait voile vers le nord.

CHILI.

Un brig de Hambourg apporte des nouvelles du Chili jusqu'au 7 novembre. Les élections devaient avoir lieu vers la fin du mois ; Prieto, Tagle et Gonzales s'étaient déclarés candidats.

Le nombre de nos abonnés ayant augmenté depuis quelques mois au-delà de nos espérances et de ce que nous avions pu prévoir, nous sommes dans l'impossibilité de répondre à la demande de quelques nouveaux souscripteurs qui désirent la série entière de notre 3e vol. Les Nos. 56, 63, 64, 65 nous manquent et nous paierons 25 cents pour chacune de ces feuilles que l'on voudra bien nous rapporter.

SCIENCES.

DE LA PERFECTIBILITÉ DE L'HOMME ET DE L'INFLUENCE DE L'IMPRIMERIE SUR LA CIVILISATION.

Perfectibilité n'est pas un mot ancien, et j'en rends grâce à la raison de nos aïeux. Platon, Cicéron et Marc-Aurèle n'y entendraient rien; Montaigne en rirait de pitié, lui qui disait avec une prescience si pénétrante à la fin du seizième siècle: « Nos mœurs sont extrêmement corrompues, et penchent d'une merveilleuse inclination vers l'empirement de nos lois et usages; il y en a plusieurs barbares et monstrueuses; toutefois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur état et le danger de ce roulement, si je pouvais planter une chéville à notre roue, et l'arrêter en ce point, je le ferois de bon cœur. »

Dire que l'homme est perfectible, c'est supposer qu'il peut changer de nature; c'est demander la rose à l'hysope, et l'ananas au peuplier.

Donnez-moi un homme qui ait autant de sens que ce voyageur de Sirius qui fut rencontré par Micromégas; donnez-moi seulement un homme que la nature ait pourvu d'un sens de plus que le reste de l'espèce, et je comprendrai facilement sa perfectibilité relative. Je ne dis pas qu'une grande révolution du globe, suivie d'une création intelligente ou d'une création spontanée, ne puisse produire, après une longue succession de siècles, une espèce beaucoup plus heureusement organisée que la nôtre, et ce n'est pas dire beaucoup; mais cette espèce ne sera pas identiquement la nôtre: il y aura, comme je l'ai dit, création et non pas perfectionnement.

La seule partie de notre civilisation où quelque apparence de perfectibilité se révèle, c'est le travail mécanique, l'industrie manuelle de l'homme. La main de l'homme est en effet un instrument très-ingénieux dont les applications possibles ne sont jamais essentiellement finies. Cependant il est douteux que ses œuvres de ce genre puissent enchevêtrer d'une manière bien sensible sur ces merveilles de l'adresse et de la patience qui faisaient l'admiration des temps intermédiaires, et ce serait peut-être assez pour lui d'y revenir. Quant aux opérations morales de son intelligence, elles sont finies comme nos organes; il n'y a pas de loin tant qu'il ne sera qu'homme.

On a parlé mille fois de la perfectionnement des sciences. C'est la plus abusive des extensions de mots. Les sciences spéculatives n'ont pas bougé; les sciences positives sont immuables de leur nature; les sciences de faits s'accroissent et ne se perfectionnent pas. Tant que l'homme n'aura pas tout vu et qu'il sera curieux, il ne manquera pas d'occasions de voir encore, et il restera maître d'enregistrer ses découvertes et de publier ses descriptions. Cette latitude est même assez ample, car on peut supposer hardiment qu'il n'a vu que la plus petite partie des choses, et qu'il ne verra jamais tout. Il surprendra sur le fait de nouveaux accidents et de nouvelles propriétés; il reconnaîtra de nouvelles existences qui lui avaient échappé jusqu'à nous; il tentera de nouvelles analyses, de nouvelles synthèses, de nouvelles applications; il formera de nouvelles nomenclatures et de nouvelles méthodes; il n'inventera plus. Tout pauvre de notions qu'aient pu être les premiers maîtres des sciences de fait, la création de ces sciences leur appartient; tout riche d'observation que soient leurs successeurs, la création leur est interdite. Les premiers ont fait la physique, la chimie, l'histoire naturelle; les autres font des expériences, des combinaisons et des catalogues.

Si le livre des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes* remplissait dans toute son étendue la promesse humaine du titre, la part des modernes serait bientôt faite. Il valait mieux ne pas l'entreprendre et restimer ce plan, tout vaste qu'il est, dans une solution bien laconique et bien commune: *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Le dix-huitième et le dix-neuvième siècles se sont crus découvreurs par une raison toute simple, c'est qu'ils étaient souverainement ignorants, et qu'à l'exception du charlatan qui proclamait effrontément son plagiat comme une nouveauté dont la perception était dérobée avant lui à tous les efforts du genre humain, personne ne se serait avisé de son temps de feuilleter l'auteur obscur dont il s'appropriait la découverte. Il en est presque de toutes les acquisitions de notre intelligence depuis les temps nouveaux, comme de l'invention des cartes à jouer placée sous Charles VI, et qui remonte aux époques les plus reculées de l'antiquité; comme de celle du papier de chiffons, dont la fabrication était vulgaire avant la fondation d'Alexandrie; comme de celle de l'encre d'imprimerie, attribuée à Schoeller, et dont la recette se trouve dans Dioscoride, liv. Ier chap. LXXVII; comme de celle de l'imprimerie elle-même, qui est presque immémoriale à la Chine. De Christophe Colomb à Polichinelle, dont le type grotesque s'est retrouvé dans des figurines égyptiennes presque aussi vieilles que les Pyramides, nous n'avons pas fait un pas sur un sol scientifique où les générations primitives n'aient laissé quelques-uns de leurs vestiges; car, à supposer même que l'Amérique n'ait pas été visitée et peuplée peut-être par les habitants de l'ancien monde, comme nous avons tant de raisons de le croire, la géographie et la philosophie antiques prouvent assez que l'existence de cet hémisphère a toujours été un fait rationnel. Il n'y eut qu'un cri d'admiration en France quand d'Alembert tira de son gémé étroit et stérile une classification assez lumineuse des connaissances humaines. Elle était dans Bacon, qui l'avait prise chez nous à un certain Savigny dont le livre se vendait au poids. Celui-ci l'avait prise à un certain Bergeron, plus inconnu encore, qui l'avait prise je ne sais où; et il ne serait pas d'une grande importance de le savoir, puisqu'on la retrouverait à peu de chose près dans Aristote, qui arriva certainement trop tard pour l'inventer. Ce n'est rien que cela: il n'y a pas jusqu'à l'allaitement des enfants par les mères qui n'ait passé pour une innovation dont les bonnes gens font honneur au génie philanthropique de Jean-Jacques Rousseau, comme si Ève et ses filles avaient mis leurs premiers nés en nourrice. À prendre que cette prétendue découverte n'ait consacré son nom qu'en qualité de suasoire éloquent et pathétique, il fallait au moins rendre justice aux beaux vers de Scévole de Sainte-Marthe, dont il n'est guère

que le traducteur; et à la véhémence plaidoirie d'Érasme, qui a victorieusement résolu la même question en douze points, avec toute la force de logique et de talent qu'on lui connaît, dans le second livre de son commentaire de l'*Écclésiaste*, plus de deux cents ans avant le philosophe de Genève.

Je me souviens d'avoir assisté fort jeune à une leçon de mnémotique ou mémoire universelle, débitée dans le plus mauvais jargon imaginable, par un pauvre philosophe allemand nommé Reinhold. C'était aussi une découverte. Cette belle science, dont la surprenante nouveauté ne fut contestée par personne, coûtait deux louis d'or à chaque adepte. On l'apprenait en une heure et pour dix sous dans les bouquins triséculars de Pierre de Ravenne, de Giordano Bruno, de Gratanel, de Paep, et d'une douzaine d'autres dont le nom n'est ni plus ni moins recommandable aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'à de telles formules près dont ce plaisant inventeur l'avait ridiculement surchargée, elle est tout entière dans le troisième livre des *Rhétoriques* de Cicéron *ad Herennium*, que les littérateurs de ce temps-là ne se souvenaient pas d'avoir vu au collège. On parle maintenant de l'enseignement universel de M. Jacotot, qui menace de ruiner de fond en comble le monopole doctoral des hautes puissances universitaires. En tout cas, il faudra que ce grand homme restitue les plus beaux fleurons de sa couronne à un méchant pédant du dix-septième siècle, qui fit quelque temps métier et marchandise de ces extravagantes pauvretés, au milieu de Paris à la grande défection des mauvais plaisants de son quartier, et dont les épicuriens ont, depuis longues années, confisqué la gloire en feuilles. Rien ne nous manque plus, grâce au ciel, qu'une religion nouvelle, pour achever de parcourir en ce siècle de lumières la longue série des aberrations de l'esprit, et il n'y a qu'à lire et choisir pour en composer cent par semaine, avec le repertoire inépuisable des livres sacrés de tous les peuples, les relations des voyageurs, et les rêveries écrites ou traditionnelles de ces innombrables hérésiarques du moyen âge, qui sont, à proprement parler, les sophistes du christianisme. C'est une occupation fort innocente et qui a même un côté assez divertissant à l'époque éminemment religieuse où nous voilà parvenus. D'ailleurs, si le nouveau est possible, c'est dans l'absurde qu'il faut le chercher. La vérité est limitée, et l'absurde ne l'est pas.

Tranchons le mot une fois pour toutes: la société est un cercle vicieux et très-vicieux; elle ne peut pas en sortir, parce qu'elle n'a pas dans son organisation les facultés excéntriques qui la jeteraient en dehors. Les esprits très-supérieurs seuls vivent sur une tangente de ce cercle qui n'est pas comprise en lui, mais qui adhère à lui par un point intime et insécable, et qui, sans, bon gré mal gré, son mouvement. Il ne dépend pas, plus d'un corps politique, et même d'un législateur en théorie qui s'amuse à fabriquer des utopies dans son cabinet, de créer un nouvel ordre de civilisation, qu'il n'appartient aux termites de la Nubie de créer de nouveaux ordres d'architecture, et à l'abeille de nos ruches d'ajouter un côté au polygone éternel de ses alvéoles. Ce que nous pouvions à être fait, et tout ce qui a été fait se fera. Le monde a été jeune, il est vieux; il a eu ses quatre âges, ou, comme disaient les anciens, ses quatre siècles; et il durera cent mille ans qu'il tournerait perpétuellement sur le même axe, au gré des mêmes moindres. Sa vie s'est écoulée comme s'écoulerait celle de l'homme pris individuellement, qui en est le prototype, traînant long-temps les longues d'une enfance imbécille, tourmentée par les passions furieuses de la jeunesse, poursuivant follement le but fallacieux des ambitions de la virilité, et usant les restes d'une décrépitude aigrie par la perte de toutes les espérances en accès alternatifs de désespoir et d'inertie. Le monde, en quelque chose qu'on l'imagine, est une illusion pour ceux qui apprennent, un prétexte pour ceux qui savent, un objet d'amertume et de dérision pour ceux qui mécontent. Le pronostic inflexible des sociétés à venir est tout entier dans l'histoire des sociétés antérieures. L'antiquité a floué par l'institution de l'esclavage, les temps secondaires par celle du christianisme, qui a ouvert la porte à toutes les libertés et à toutes les révolutions. Voici l'âge de l'imprimerie qui est la dernière époque du possible, parce qu'elle a donné tout à tous. C'est la loi agraire de l'intelligence. Après les castes, les prêtres; après les prêtres, les avocats; après les lois purement humaines, l'Évangile; après l'Évangile, les journaux. Toutes les civilisations sont là, et quand cela sera fini, il n'y aura plus qu'à recommencer.

Il est vrai qu'un homme qui avait certainement du génie, car on n'embrasse pas sans génie une combinaison d'idées propres à devenir populaires, Saint-Simon a dit textuellement: « L'âge d'or n'est pas derrière nous, il est devant. » C'est là qu'il s'est trompé. L'âge d'or n'est devant ni derrière la société actuelle: il est dans le domaine imaginaire des vaines ambitions de l'homme, comme la plupart de ses croyances. Ce type idéal de perfectionnement est la plus vieille des rêveries sociales; et cette illusion doit suivre l'espèce jusqu'à sa décrépitude, où nous sommes, et jusqu'à sa mort, où nous touchons. Toutes les espérances de la race humaine se meuvent dans le vide. Sa seule destinée essentielle est de durer sous différentes formes, et de finir sans avoir atteint à son but, parce que le but qu'elle cherche est placé hors de sa destination naturelle. Les notions que nous avons sur notre bien-être futur sont tout au plus aussi exactes que celles qui nous restent du paradis terrestre. Celles-ci du moins reposent sur une espèce d'histoire dont le souvenir entre pour quelque chose dans les traditions de la foi religieuse. Celles-là ne s'appuient sur rien qui ait été avant nous, et qui puisse être jamais. Il n'y a que deux faits absolument vrais dans le monde visible, le commencement, qui est au berceau, et la fin, qui est la tombe. L'homme, que les anciens appelaient un microcosme ou un petit monde, parcourt, dans son rapide passage sur la terre, tous les périodes de la durée du monde collectif. Il naît, il croît, il vit, il vieillit, embrassant de plus en plus un avenir qu'il ne touche nulle part, et meurt sans avoir rien obtenu de ce qu'il avait désiré. L'histoire de l'individu est celle des peuples.

Je sais bien qu'on me dira qu'au point où la civilisation est parvenue, sa marche est nécessairement progressive, puisqu'elle a trouvé dans l'âge de l'imprimerie un véhicule de pro-

gression dont les âges antérieurs étaient privés. L'imprimerie a pourvu, selon l'opinion générale, à tout retour possible à la barbarie. Cette proposition s'est même convertie en axiome, et il faut bien dire une fois que cet axiome est un mensonge. L'imprimerie est si peu une digue contre la barbarie, qu'on ne court aucun risque d'avancer qu'elle l'a rendue plus imminente et plus inévitable. Elle n'est pas l'aurore d'un jour sans fin; elle est le crépuscule d'une éternelle nuit. Tous les siècles que la civilisation perdra sur sa longévité présumable lui ont été volés par Gutenberg.

Une opinion nouvelle passe toujours pour un paradoxe; et si toutes les vérités latentes venaient à éclore aujourd'hui, je suis convaincu qu'il n'y aurait plus que le mensonge qui ne fût pas paradoxal. Celle-ci est d'une telle nature qu'elle se proclame d'elle-même. Elle ne se fait pas valoir par des hypothèses; elle éclate dans les faits.

Quand l'imprimerie fut inventée en Europe, l'âge intermédiaire de notre vie sociale n'était pas fini. Loin d'en hâter la décadence, elle le prolongea. C'est elle qui rendit vulgaires les absurdes contestations de la scolastique, et qui transporta au milieu d'une société éclairée jusqu'alors des simples lumières instinctives de son organisation naturelle les doctrines ténébreuses et les aberrations stupides du monachisme. L'instinct de la raison se développa tout au plus en son temps, comme il l'aurait fait sans l'imprimerie, dont Socrate et Cicéron n'avaient pas eu besoin pour vaincre le polythéisme, et pour réduire à leur valeur les rêveries hypocrites des augures. Comparez les époques de transition, et dites sincèrement si l'imprimerie a fait gagner du temps à la raison humaine dans la discussion des idées religieuses, ou si elle lui en a fait perdre.

L'influence la plus immédiate de l'imprimerie devait se faire sentir dans le progrès des littératures. C'est là que l'ongle vigoureux du lion de la civilisation aurait laissé une empreinte immortelle, si ce privilège lui avait été donné; mais cette empreinte caractéristique, où est-elle? Quel Homère a détrôné Homère? Quel poète lauréat de Léon X nous a rendu l'harmonieuse philosophie d'Horace? Où est l'historien qui a éclipsé Tacite, et le moraliste qui a fait oublier Marc-Aurèle? Voit-on, sans remonter si loin, que les siècles immédiatement antérieurs à l'imprimerie le cèdent de beaucoup à ceux qui l'ont immédiatement suivie? Le Dante est-il si fort au-dessous du Tasse, Boccace au-dessous de Bembo, de Castiglione et de Pirenzola, Pétrarque au-dessous de Sannazar? Les deux plus grands hommes, simplement lettrés, des temps modernes, Érasme et Luther, sont nés eux-mêmes trop tôt pour former leur génie par la lecture des livres imprimés, plus rares, dans leur enfance, que les manuscrits, et qui les a surpassés? Abordons cette question dans le vif, car elle n'est inexpugnable d'aucun côté qu'en la prenant. Quant l'imprimerie fut inventée, pour qu'elle servît à quelque chose, il fallait probablement que l'époque fût déjà très-avancée, très-adulte et très-puissante. Si l'on remarque en effet que tous les classiques, à l'exception de deux ou trois qui n'étaient pas encore trouvés, furent imprimés pendant le cours des trente premières années de la découverte, dans plus de cent cinquante villes différentes, au nombre de huit ou dix éditions par chacun, ce qui suppose une production presque simultanée de dix millions de volumes, on conviendra qu'une telle entreprise supposait une quantité presque innombrable de savants capables de choisir avec intelligence parmi les productions de l'esprit, d'éclaircir leurs difficultés, de comparer leurs variantes, de reconnaître et de rectifier leurs altérations, de suppléer à leurs lacunes, et on ne dira pas qu'aucun de ces hommes doctes fût redevable de son savoir au génie inventeur d'un ouvrier de Mayence, qui ne pouvait rien sans eux. Eh bien! je le demande à tous les esprits dégagés de préventions, admettons que l'imprimerie nous est donnée d'hier, comme la liberté illimitée de la presse, dans l'état actuel de notre doctrine et de nos lumières, et qu'on me dise sincèrement combien il faudra de siècles pareils pour accomplir de pareils travaux? Sont-ils si nombreux de nos jours, ces Lascaris, ces Chalcondyle, ces Démétrius de Crète, ces Monbrunius, ces Trapezuntius, ces Manuce, ces Robert Gaguin, qui distribuèrent au genre humain avec une prodigalité si éclairée les trésors de l'antiquité savante? Hélas! l'Europe entière, en exceptant seulement l'Allemagne, dont la civilisation est restée stationnaire, de l'avis de tous les politiques, fournirait à peine aujourd'hui de correcteurs intelligents, je ne dis pas la centième partie des presses du quinzième siècle, mais la seule presse polyglotte d'Alcala. Bien plus: des cent cinquante villes fécondes où les manuscrits se multipliaient, comme les pains miraculeux de l'Évangile, cent vingt au moins n'ont plus de presses, ou n'en conservent au moins que pour la proclamation du préfet, la lettre pastorale du prélat ou l'ordonnance de police du bourgeois-mestre. Elles ont oublié jusqu'à la gloire dont un art nouveau les avait décorées, dans un temps que nous appelons barbare, et se complaisent innocemment dans ce qui leur reste de littérature, la dialectique de bureau et l'éloquence de sacristie.

La conservation naturelle des monuments de la pensée humaine paraît sans doute mieux assurée par un procédé qui peut les multiplier à l'infini; mais cela même est-il bien sûr?

Les Chinois ont détruit les livres dans une de leurs révolutions, qui remonte à une époque fort ancienne, et la moitié des livres sacrés, tout protégés qu'ils étaient par le dévouement des peuples, périrent dans la conflagration universelle. Ce qui leur reste de cette histoire et de cette littérature de tant de siècles n'équivaut pas à la centième partie de ce que nous avons sauvé des ruines du moyen âge. Ils avaient cependant l'imprimerie.

Une révolution contre les livres, et elle est infaillible, puisque nous l'avons déjà vue sur le point de s'effectuer il y a une quarantaine d'années, sera d'autant plus animée à leur destruction qu'elle aura plus où se prendre.

On s' imagine mal à propos que les manuscrits étaient rares chez les anciens. Il y en avait certains de plus multipliés que la plupart des ouvrages que l'impression a reproduits. La manière en était plus fixe et plus durable, la conservation garantie par des précautions plus attentives. On sont cependant ces manuscrits d'Homère qu'Alexandre avait renfermés

dans les cassettes de Darius ? Où sont ces chroniques de l'ancien monde qu'Enoch avait gravées sur le rocher ? L'empereur Tacite prescrivait à tous les citoyens romains de se munir d'un exemplaire des œuvres de l'immortel historien dont il portait le nom, et ce soin fut inutile. Nous n'en possédons que des lambeaux. La bibliothèque des Ptolémées était bien plus riche en trésors littéraires que la plus riche des bibliothèques modernes de l'Europe. Elle contenait sept cent mille volumes. Que fallait-il pour l'anéantir ? Une torche.

Quant à l'impulsion que l'imprimerie a communiquée aux lettres, je l'ai cherchée dans la sincérité de mon cœur, et j'avoue que je ne la trouve pas.

Le siècle de François I et celui de Louis XIV étaient de grands siècles, et ils sont arrivés à la suite de l'invention de l'imprimerie ; mais l'imprimerie n'y est pour rien. C'est que c'était là leur place. Ils ont été avec elle, et tout au plus, ce qu'ils auraient été sans elle. Le siècle de Périclès et celui d'Auguste ne l'ont pas attendue.

Si elle a exercé quelque influence sur les développements de notre littérature, tant pis ; car cette influence ne pouvait servir qu'à en altérer la naïveté. Elle ne lui a point communiqué de qualités nouvelles ; mais elle en a dû restreindre l'essor, en lui imposant les entraves d'une imitation bigote et méticuleuse, en la dépouillant du principal mérite des productions de l'esprit, qui consiste dans l'indépendance d'une pensée vierge et dans le tour d'une expression. C'est peut-être elle qui a fait de deux pléiades d'hommes de génie un troupeau de plagiaires élégants.

Ce qu'elle a essentiellement multiplié, parce que ce genre de travail est une pâture toute assortie aux intelligences médiocres, ce sont les traductions et les dictionnaires, qui sont signe d'ignorance, comme la loterie est symptôme de misère, et qui annoncent d'une manière infaillible la décadence des lettres. Pays de traductions, pays d'impuissance et de mauvaises études. Il faut que les latins aient fait bien peu de cas des métaphrastes pour ne nous avoir pas laissé une traduction du grec qui tienne lieu parmi les classiques. Ils ne toléraient ce métier pédantesque et servile qu'à l'usage des classes illettrées. En effet, si l'on excepte le *Daphnis et Chloé* d'Amyot, qui vaut cent fois mieux que le roman de Longus ; le *Don Quichotte* de Filteau de St-Martin, qui ne vaut ni plus ni moins que le chef-d'œuvre inimitable de Cervantes, et deux ou trois autres tout au plus, quelle traduction a jamais fait passer dans notre langue l'ombre de l'original ? La plupart des auteurs, et ce sont précisément ceux qui se distinguent par un type individuel de talent, ne peuvent du tout se traduire. Horace, Perse, Juvénal, Catulle, Martial, Pliny le jeune, Tacite, Lucrèce, Pétrone, Shakspeare, Dante, Arioste, Machiavel, Camoëns, sont lettres closes pour quiconque ne les connaît pas sous leur forme naturelle. Sur dix traducteurs, il n'y en a pas neuf qui comprennent la langue qu'ils traduisent. Sur dix traducteurs qui l'entendent, il y en a neuf qui n'entendent pas celle dans laquelle ils traduisent. Je ne dis rien de ceux qui n'entendent ni l'une ni l'autre. Pour trouver un traducteur excellent, il faut trouver d'abord un homme qui soit profond penseur et grand écrivain en deux langues. C'est une rareté. Il faut ensuite que cet homme, par modestie ou par caprice, ait consenti à subordonner son génie aux conceptions des autres. C'est un phénomène. Notre fameuse traduction des *Georgiques* ressemble au poème de Virgile comme une poupée de marchande de modes à une statue de Phidias.

Revenons aux bienfaits de l'imprimerie, et ne lui contestons aucun de ses avantages. Elle a préservé, dit-on, d'admirables écrits des ravages du temps, et peut-être elle nous aurait conservé tous ceux des anciens si elle en avait été connue. Je regrette probablement autant qu'un autre la perte du théâtre de Ménandre et de ces anciens comiques latins parmi lesquels Terence ne tenait que la sixième place, quoique Plaute n'y fût pas compté.

At nostri preavi plantinon et numeros et
laudaverat sales, nimium patienter utrumque
Ne dicam stultis mihi illi.

(Hor. de Art. poet.)

Je jouirais avec délices de la lecture des décades perdues de Tit-Live et des poèmes de Varius ; je paierais à haut prix l'édition la plus imparfaite du traité de *Glória* de Cicéron, et surtout du traité de *Virtute*, de Brutus, qui, partie d'une telle main, devait être une œuvre de conscience et de génie comparable à ce que l'antiquité nous a transmis de plus digne de l'admiration des siècles ; mais je me console quelquefois en pensant que la même fortune aurait perpétué jusqu'à nous les inepties de Bavius et de Mévius, et les impertinentes diatribes de Zoile, heureux même si la barbarie que l'imprimerie traîne après elle, et que la diffusion des idées écloses sous son influence doit rendre nécessairement plus intense et plus destructive, eût épargné autre chose !

Voilà le grand inconvénient de l'imprimerie : elle est passive et non intelligente ; elle obéit et ne juge pas ; elle a mis le bon en circulation, elle y a mis le mauvais ; elle a rendu plus faciles quelques jouissances délicates ; elle a fomenté des milliers d'erreurs et de folies ; et comme le nombre d'esprits judicieux est infiniment plus petit que l'autre, elle a créé les veilles du sage, mais elle a soulevé un ferment inextinguible de désordres dans la multitude ; elle a accéléré la civilisation pour la précipiter vers la barbarie, comme l'opium pris à forte dose accélère la vie pour la précipiter vers la mort.

Si cependant elle a été favorable aux lettres, on ne dira pas du moins qu'elle a été favorable aux lettrés. La multiplication vénale des mauvais écrits a déshonoré l'art d'écrire. Chez les anciens, le talent du style, que Pope appelle le chef-d'œuvre de la nature, revêtait celui qui en était doué d'une espèce de sacerdoce. Elle en a fait un métier. La culture de l'esprit conduisant alors à tout ce qui est grand et honorable ; on n'y voit aujourd'hui que la vaine occupation des oisifs, la ressource du pauvre et l'arme du méchant. On jettera pendant quelque temps encore un morceau de pain à la science et au génie, mais on ne les honorer plus. Ce n'est plus de nos jours que la pourpre ira chercher Tullius, et que Pétrarque

montera en triomphe au Capitole. L'inspiration elle-même s'est glacée d'effroi dans les âmes les plus passionnées, au bruit de cette publicité turbulente qui n'est pas de la gloire. Les muses sont femmes, et leurs plaisirs ne peuvent se passer de mystère.

La question n'est pas épuisée sans doute, mais elle est jugée. Rien ne s'oppose au retour de la barbarie dans ce que vous appelez la marche progressive de la société moderne. Vous serez barbares, comme vous l'avez été, vous le serez peut-être davantage ; et il ne s'en faut guère que vous ne le soyez déjà ; seulement votre barbarie différera de l'autre en un point, c'est qu'elle commencera son règne au nom de la civilisation et de la perfectibilité, c'est-à-dire par le ridicule. Je ne vous conteste pas l'avantage d'avoir soulevé quelques-uns des voiles de la chasteté ; il ne faut pour cela qu'une curiosité persistante et une vanité indéfinissable, deux facultés qui n'ont manqué à aucun âge de la société, mais qui caractérisent particulièrement la société actuelle. Quant à ce voile éternellement impénétrable derrière lequel, depuis le commencement des temps, la nature dérobe ses mystères à tous les yeux mortels, vous ne le soulèverez jamais. La seule vérité qui vous appartienne en propre, et qu'il vous soit permis de sonder dans toute sa profondeur, c'est que vous devez mourir de mort, et que toutes vos institutions doivent mourir comme vous.

Je voulais prouver que l'imprimerie elle-même ne changerait rien, quoiqu'on en dise, à la condition indispensable de toutes les existences, et qu'elle n'était ni un préservatif pour la gloire contre l'oubli, ni un préservatif pour la civilisation contre la barbarie. Il m'aurait été plus doux de lui attribuer ce privilège qu'il faut malheureusement reléguer parmi les fables avec les secrets magiques de Médée, la fontaine de jeunesse des poètes, et l'or potable des alchimistes. Quoique je sois loin d'être un de ses enfants les plus favorisés, je n'ai jamais compris le dépit dénaturé de l'ingrat qui ose offenser sa nourrice. J'aimerais à jouir de ses merveilles sans prévoir la catastrophe universelle qui les replongera dans peu, avec la société toute entière, dans une longue et profonde nuit. Ce n'est pas de ma faute s'il en est de la contemplation de l'avenir des peuples comme de cet antre de Trophonius d'où l'on ne sortait qu'avec un visage attristé, et si je ne puis que m'écrier sur les bords de l'abîme, avec les sages des temps écoulés :

..... Dum licet uti,
Utere delictis ; omnia mors admittit.

CH. NOBRIER.

LITTÉRATURE.

NOUVEAU SYSTÈME D'ÉTUDES PHILOSOPHIQUES, par M. J. G. OZANEAUX, ancien professeur de philosophie au collège Louis-le-Grand, recteur de l'académie de Bourges.

Philosophie ! le beau mot ! c'est dommage que la chose qu'il représente n'ait jamais été bien définie, ou plutôt que chacun l'ait de tout temps définie, et pratiquée à sa manière.

Le philosophe Galilée ayant découvert et enseigné le mouvement de la terre, des philosophes d'une autre espèce que la sienne, en bonnets et robes noires, le firent appréhender au corps et jeter en prison. Galilée avait pour lui les mathématiques et la vérité ; les inquisiteurs avaient pour eux les sbires et la Bible, qu'ils entendaient mal ou qu'ils n'entendaient pas.

Le moine Chauvin ou Calvin, natif de Noyon, en Picardie, déploya un zèle ardent pour la philosophie et la réforme. Il prêcha éloquentement la tolérance religieuse, et persuadait les gens par ses écrits et ses sermons. Le hasard voulut qu'il rencontrât dans Michel Servet un antagoniste redoutable. Servet, sur plusieurs points de doctrines n'était pas de l'avis de Calvin. Calvin fit brûler Servet en place publique, pour la plus grande gloire de la philosophie. Ceci se passait à Genève, en l'an de grâce 1553.

Vers la même époque, le philosophe et grammairien La Ramée, qu'on s'obstine mal à propos à appeler Ramus, eut à soutenir une terrible guerre contre les docteurs de la loi. Ce fut au sujet de deux mots latins. Les docteurs voulaient qu'on prononçât *kiskis* et *kankun* ; La Ramée, ferme sur les bons principes, démontrait qu'il fallait dire *quis-quis* et *quam-quum*. Il eut la gloire de ne point céder ; mais il fut massacré, et son cadavre sanglant, traîné dans les ruisseaux, vengea la philosophie outragée. Il l'avait bien mérité !

Ensuite vinrent les nominalistes et les réalistes. Ceux-là furent ennemis très acharnés les uns contre les autres. Malheureusement pour l'histoire de la philosophie, personne au monde n'a jamais compris, et ils comprennent moins que personne au monde le véritable sujet de leur division et ce qui formait le nœud de leur dispute. Mais grâce à Dieu, cela n'empêche pas de se haïr, de se calomnier, et même de s'entretuer quand on le peut.

Leibniz expliquait l'univers par ses monades, qui sont une admirable invention. Descartes l'expliquait à l'aide des tourbillons de la matière subtile, romanesque, globuleuse. Ces deux systèmes sont également clairs et satisfaisants ; mais pour moi, j'aime mieux ma mie à qu'à !

Pythagore croyait à la métempsychose, et le dogme de la transmigration des âmes dans des corps d'hommes ou d'animaux est encore en vigueur chez les philosophes de l'Inde ; c'est ce qui fait que les bêtes sont si heureuses aux bords du Gange. Au contraire, Malibrahache, après Descartes, niait que les bêtes eussent une âme ; il ne voyait en elles que des machines organisées, et quand sa chienne, sur le point de mettre bas, venait le caresser, il lui ripostait par un violent coup de pied dans le ventre, et disait froidement à son ami étonné : Est-ce que vous croyez que cela sente ?

La philosophie de l'abbé de Saint-Pierre était toute renfermée dans le mot humanité et dans le mot bienfaisance dont il fut l'inventeur. La philosophie d'Epicure consistait à jouir de la vie le plus doucement possible. La philosophie d'un faquin, c'est de se déchiqueter la peau à coups de fouet, de se

faire écraser sous les roues du char de sa divinité, ou de s'asseoir tout nu sur un siège hérissé de clous pointus.

Abraham, Chaumeix le vinaigrier, l'abbé Caveyrac, qui fit l'apologie de la Saint-Barthélemy, l'abbé Nonotte, qui fit trois volumes de ses propres erreurs sous le nom des erreurs de Voltaire, l'abbé Coyer, qui ne fit rien du tout (que je sache,) et une foule d'autres abbés ou laïques étaient tous de grands philosophes : ils voulurent donner un soufflet au philosophe de Ferney, qui leur dit vertement leur fait, et les souffleta sans pitié. Il fit bien ; mais il fit mal quand il écrivit ces vers sur le philosophe de Genève :

Un autre fou parait suivi de sa sorcière ;
Il veut réduire au gland l'académie entière ;
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contents sans secours et sans lois.

.....
Rien n'est bien, rien n'est mal ; je mets tout de niveau.
Je marie au dauphin la fille du bourreau.
Les Petites-Maisons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne et sa philosophie.
Ainsi sur le Pont-Neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève aide les passans,
Grimpé sur les tréteaux qui pdis, dans Athènes,
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Avec de l'esprit, du crédit et quarante mille livres de rente, il est facile de railler un pauvre homme sans appui que son génie, et ne possédant pas la valeur d'un arpent de terre. Mais, par la même raison, cela n'est pas généreux. Jean-Jacques n'avait sous la main personne à qui il pût ou voulût renvoyer l'éteuf. Il en fut réduit à se calomnier lui-même par fanfaronnade dans ses confessions, et à calomnier avec lui ses contemporains. Tout cela paraît peu philosophique.

Ce même M. de Voltaire alla donner des leçons de philosophie à celui qu'il appelait le Salomon du Nord, et pour sa peine il reçut le titre de chambellan. Mais au bout d'un peu de temps que le maître et le disciple philosophaient ensemble et surprenaient l'univers, le Salomon, irrité de quelques paroles indiscrettes échappées à Voltaire, crut n'avoir plus besoin de ses leçons. C'est pour quoi il le chassa du royaume, et lui fit remettre, par forme de manumission ou d'appointements arriérés, cinquante coups de bâton, lesquels furent comptés et emboursés à Frankfurt. Ce ne fut pas tout : le philosophe couronné accusa le philosophe sans couronne de lui avoir volé son œuvre de *Joie*, comme le dit Meinher Freytag, en réclamant le ballet. Voltaire s'enfuit et fit une ode contre le Salomon du Nord, qu'il ne cessa depuis de déchirer et de tourner en ridicule. L'univers eut l'irrévérence de rire un peu de cette aventure, mais Frédéric et Voltaire n'en restent pas moins deux grands philosophes.

Nous laissons de côté les rêveries du consul Benoît de Maillet, qui, dans sa rapsodie intitulée par anagramme *Telliamed*, établit que les hommes commencent par être des poissons. Mettons ces poissons avec ces fameuses anguilles du jésuite irlandais Needham, ces anguilles procréées de la famille de blé ergoté et de jus de côtelettes ou de gigot. C'est de la philosophie comme les miracles du saint cimetière de Saint-Médard, les vampires de dom Calmet, les revenans du père Delrio, et la sainte ampoule de Clovis brisée en 93 sur le pavé de la place publique, aux yeux de tous les habitants de l'Île-de-France, par un représentant du peuple, et retrouvée intacte en 1826 pour le sacre de Charles X.

D'autres philosophes s'enfoncèrent dans le labyrinthe de la psychologie. Ce fut bien pis encore ! Ils se débattirent au milieu d'épais brouillards, s'efforçant de saisir, de fixer, d'analyser des ombres vaines, des formes fantastiques et irrégulières. Les pauvres gens, incapables de se tenir immobiles sur le terrain qu'ils avaient choisi, dès qu'ils essayèrent de remuer, étaient lancés au loin à travers les divisions, les subdivisions, les distinctions, les hypothèses, les analogies, sans rencontrer de point d'arrêt sur lequel ils pussent s'appuyer. De là naquirent les entités et les qualités ; les disputes sur les idées innées, sur l'origine des langues, sur l'existence, les qualités, les attributs de Dieu et sur le libre arbitre, car la théologie s'en mêla, et dès lors il fut impossible de sonder la profondeur de l'abîme philosophique et de prévoir une fin aux querelles des philosophes. De tous ces systèmes lequel est le meilleur ou le plus important ? Je n'en sais rien, et j'en donne volontiers le choix pour une épique. Au moins les poissons de Telliamed et les anguilles de Needham peuvent égarer un moment ; mais qu'y a-t-il à gagner à se creuser le cerveau sur des définitions comme celles-ci par exemple :

« La matière, c'est ce qui n'est ni qui, ni combien grand, ni quel, ni rien de ce par quoi l'être est déterminé. »

C'est Aristote qui s'exprime ainsi au 1^{er} livre de sa physique. La définition de l'âme par Epicure n'est pas moins étrange.

L'âme, dit-il, est composée de quatre choses :

Un je ne sais quoi de feu :

Un je ne sais quoi d'air :

Un je ne sais quoi de vent :

Un je ne sais quoi de quelque chose qui n'a pas de nom.

C'est Diogène Laërce qui nous a conservé cette définition. Et, certes, elle en valait bien la peine. Le docteur Scarron n'a rien de cette force. Et qu'on ne s'imagine pas que j'ai choisi exprès ces deux citations ridicules dans les livres des anciens ; ceux des modernes en offriraient par milliers d'aussi divertissantes. Mais, autant que possible, il ne faut pas intéresser les noms propres dans ces sortes de questions.

D'après ce qui précède, ne pourrait-on pas comparer la philosophie à un terrain neutre, sur lequel toutes les pensées humaines, toutes les sottises, toutes les passions, se donnent rendez-vous pêle-mêle, chacune avec la prétention d'y régner exclusivement et de gouverner le monde ?

À la vérité, au milieu de ce chaos de ridicules, quelques hommes de génie ont de temps en temps lancé des traits d'une lumière pure et brillante. Mais cette lumière n'a servi qu'à éclairer des théories condamnées par leur nature à demeurer éternellement douteuses, et l'on peut toujours demander à la philosophie : Où sont tes fruits dans la société ? quelle somme de bonheur as-tu ajoutée à la vie de l'homme ?

Car, en définitive, c'est là que toutes les sciences doivent aboutir. Que nous importe l'origine des idées ? s'il y a des idées innées ou s'il n'y en a pas ? si l'enfant dans le sein de sa mère éprouve des sentiments, et de quelle nature ? Vous voulez, dites-vous, partir de là pour arriver à tracer à l'homme des règles de conduite ? Ah ! de grâce, *passons au déluge* ! La philosophie tournant dans le cercle de ces préliminaires spéculatifs sans jamais avancer d'un pas ressemble à un livre qui serait tout en préface. Cette préface, je le veux, est ingénieuse, éloquent, instructive, même dans un certain sens ; mais enfin le sujet du livre n'y est pas traité, et si à force de mérite elle nous le fait oublier ou négliger, ce mérite même est un défaut de plus.

La philosophie a été jusqu'ici tangente à la vie humaine ; il faut aujourd'hui l'y faire pénétrer profondément ; il faut qu'elle devienne le centre autour duquel la société gravite toute entière. C'est cette idée qui a créé le livre de M. Ozaneux.

Quelle est la première qualité d'un auteur écrivant sur la philosophie ? c'est de se faire lire, car autrement il lui est impossible de produire aucun résultat. Si vous avez dans votre jardin une source salubre des effets de laquelle vous voulez faire profiter tout le monde, il est simple qu'il faut d'abord rendre l'accès de la fontaine libre et facile. Or, il n'en a pas été ainsi. Les subtilités ardues de la philosophie allemande vers laquelle l'enseignement incline de nos jours, ne sont pas, il s'en faut, accessibles à tous les esprits.

Quoi donc ? La philosophie ne doit-elle être que le partage d'un petit nombre ? Et si sa mission est de répandre des bienfaits, ceux là seront-ils seuls appelés à en jouir, qui, par l'habitude d'un travail intellectuel, sont préparés aux subtilités de l'école ? Singulière destinée ! Qu'une science dont la fin est de distribuer des consolations et du courage pour traverser la vie, les distribue exclusivement à ceux qui par leur position sociale ont le moins besoin d'être consolés et encouragés ! Ah ! permettez à nous autres pauvres gens, qui n'avons pas fait d'études et qui n'avons que du bon sens et de l'intelligence, permettez-nous de vous comprendre aussi, et de devenir aussi par vos leçons meilleurs et plus heureux !

Si vous voulez savoir dans quel système M. Ozaneux a conçu son ouvrage, je viens de vous l'exposer. Convaincu que de toutes les sciences la philosophie est celle qui se passe le mieux de livres et de longues études préparatoires, parce que tous ses éléments reposent dans le cœur de l'homme, et que ses vérités sont vraies dans toutes les langues et chez tous les peuples, M. Ozaneux a dégagé la philosophie de ses haillons pédantesques, de ses thèses subtiles, de ses arguments captieux et sophistiques, propres uniquement à éblouir le jugement et à le rendre incapable de discerner le faux du vrai. Qu'il a fallu de connaissances approfondies pour n'en point étaler ici d'inutiles !

Élève de cette ancienne et glorieuse école normale qui a produit tant d'hommes distingués, et dont les lettres attendent le rétablissement avec impatience, M. Ozaneux a consacré dix-huit années à peser attentivement les travaux et les systèmes de ses prédécesseurs ; il nous donne aujourd'hui le résumé de son travail, non pas un froid dépouillement de ses scrupules, mais un livre construit sur des bases neuves, avec des matériaux rajeunis. Quant au style, il est plein de verve et de poésie. La poésie, amie de la fiction, peut servir aussi utilement les intérêts de la vérité ; je n'en veux pour témoin que Platon, certes, l'un des plus grands poètes de l'antiquité. La persuasion venant d'un syllogisme glacé, pénètre tout au plus dans la tête où elle demeure sans effet ; mais la raison parlant un langage vif, animé de chaleur et d'émotion, obtient un résultat bien différent ! La persuasion alors se loge dans le cœur, et passe tout naturellement dans la conduite de l'homme. L'auteur de Missolonghi a montré ce qu'on pouvait attendre de son talent en ce genre ; on ne le trouvera pas dégenéré de lui-même. Pour aujourd'hui, nous nous bornons à recommander instamment son livre à quiconque s'intéresse aux progrès de la morale et de la science. Si quelqu'un s'imaginait voir dans nos éloges l'entraînement de l'amitié ou de la complaisance (car la camaraderie a parlé sur tous les tons même sur celui de la bonne foi) nous nous en référons à l'expérience, et nous souhaitons que tout le monde l'essaie.

MÉLANGES.

LE COUVENT.

LÉGENDE ROMAINE.

*Hinc exaudiri gemitus et saxa sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractaque catenæ,
(Virg. Eneid. lib. VI, v. 357.)*

Avant de monter à l'église de Saint-Onuphre on rencontre à gauche, après avoir dépassé la porte du Saint-Esprit, l'hôpital des fous connu sous le nom de *Palazzina*. La superstition et les scrupules religieux y envoient journellement des victimes.

Thérèse avait passé dans un couvent ces heureuses années dont une bonne mère sait tirer un parti si précieux, pour former le cœur de sa fille, et développer en elle les qualités solides dont elle lui donne chaque jour, à toute heure, les exemples et les préceptes. Mais Thérèse avait reçu le jour d'une dame romaine, qui ne pouvait pas sacrifier ses plus belles années à l'éducation d'une fille. D'ailleurs que lui aurait-elle appris ? Quels exemples aurait-elle pu lui donner ? Aussi, soit indifférence, ou peut-être même, soit désir de fuir toute responsabilité, elle obtint de son indolent époux d'être débarrassée de ce souci. Thérèse fut mise au couvent dès son bas âge : elle y passa plusieurs années folâtrant avec ses compagnes, ou leur faisant quelques ospiégleries et répétant machinalement toutes les oraisons, litanies ou cantiques dont on surchargeait sa mémoire. Elle apprit aussi à tricoter, un peu à coudre, et même à lire et à écrire passablement, innovation fine que la corruption du siècle avait imposée à la suite de l'abominable séjour des Français en Italie. Néanmoins, par une précaution aussi

sage qu'habile, on avait su tempérer le mal, en inspirant à ces jeunes brebis une aversion invincible pour toute espèce de lecture, et on y était facilement parvenu en les obligeant à lire et à relire chaque jour les livres les plus absurdes et les plus insipides. Thérèse avait atteint l'âge de dix-sept ans ; elle était encore d'une innocence extrême, quoiqu'elle élevée dans un couvent ; elle était en outre crédule, timide et superstitieuse comme toutes ses compagnes, mais elle avait l'avantage sur le plus grand nombre d'entre elles, d'être fort jolie. Elle ignorait, il est vrai, combien deux grands yeux noirs bien tendres, bien expressifs, peuvent occasionner de tourmens ; elle ne soupçonnait pas encore l'existence de cette passion délirante qui bouleverse à la fois les sens et la raison ; mais elle éprouvait un vide pénible dont elle ne pouvait se rendre compte. Tantôt elle était d'une gaieté folle et bruyante qui surprenait ses apathiques religieuses, puis on la voyait l'instant d'après tomber dans une noire mélancolie et chercher la solitude. Alors ses yeux se baignaient de larmes, elle sanglotait et pleurait de nouveau de ne pouvoir pas comprendre la cause de ce chagrin.

Un jour on l'appela au parloir, cela lui arrivait bien rarement ; elle y trouva sa mère. Cette visite inattendue, la présence d'une mère qu'elle connaissait à peine, lui causèrent autant de saisissement que d'embarras. Elle s'approcha timidement de la grille, apprit avec surprise que l'époque de la retraite du couvent était arrivée, et que le lendemain on viendrait la prendre pour la ramener à la maison paternelle.

Toute cette journée se passa à recevoir les félicitations de ses jeunes compagnes ; chacune envia le bonheur qui l'attendait ; elle aura de si belles robes ; elle ira au cours dans une calèche ; elle verra la girandole à la Saint-Pierre, et le pape lorsqu'il donne la bénédiction ! La nuit lui parut d'une longueur excessive : elle la passa sans dormir et dans une agitation à laquelle se mêlait une inquiétude vague. Elle était prête depuis long-temps, et déjà elle avait fait ses adieux, et embrassé tantôt en riant, tantôt en pleurant, celles de ses compagnes qu'elle aimait le plus : elle avait même baisé la main de la dure et froide supérieure, et écouté respectueusement un interminable sermon étranger aux nouveaux devoirs qu'elle allait avoir à remplir, mais rempli d'injonctions sévères et de recommandations de ne négliger aucune des pratiques religieuses qui occupaient ses journées au couvent, et de ne pas manquer un seul jour de réciter dévotement toutes les prières, litanies et oraisons dont on avait accablé sa mémoire. On entendit enfin le son de la cloche, et le nom de Thérèse, répété par ses compagnes, lui annonça qu'elle allait s'éloigner pour toujours des lieux où elle avait passé si paisiblement son enfance. Elle salua silencieusement les religieuses, embrassa en sanglotant une amie la plus chère qu'elle avait, et franchit cette porte terrible, qui, pour la première fois, s'ouvrait alors pour elle.

Une voiture l'attendait au sortir du couvent, et elle n'y trouva pour la recevoir qu'une dame âgée, qui lui apprit qu'elle était sa grand-mère. Thérèse étonnée la voyait pour la première fois, et cherchait vainement dans son cœur les sentiments de tendresse qu'il lui semblait qu'on devait naturellement éprouver pour ses proches parens. Le regard sévère et le maintien austère de la dame, ses paroles sèches et froides l'intimidaient et lui inspiraient pour elle un éloignement qui l'effrayait et lui semblait coupable : déjà elle avait le cœur gros, et le moindre petit incident eût fait jaillir les larmes de ses yeux. La voiture s'arrêta devant l'église de Jésus, où il fallut entendre deux messes, et l'on n'arriva à la maison paternelle qu'à midi, heure du dîner. Thérèse entra toute émue dans le salon, s'avança timidement vers son père qui lui présenta froidement sa main à baiser sans lui dire une parole de bienveillance : sa mère en fit autant, sans même la regarder. Deux autres personnages étaient présents à cette scène ; l'un était son frère l'abbé, qui lui fit un accueil tout aussi peu amical, et l'autre, placé à côté de sa mère, l'entretenait à voix basse, et jetait de temps en temps un regard sur elle à la dérobée.

Le dîner fut assez triste, et Thérèse, déjà découragée par tant d'indifférence, mangea à peine. Après la sieste, elle sortit avec sa grand-mère pour aller à l'église, et vit à la porte une élégante calèche qui attendait sa mère pour la promenade au cours. Elle soupira à cette vue en se rappelant les félicitations de ses compagnes, et tant de beaux châteaux en Espagne. Thérèse n'avait pas trouvé les riches et beaux habits dont le matin on lui avait fait fête. Sa toilette contrastait tant avec la richesse et l'élégance de celle de sa mère, qu'elle en éprouvait un dépit qu'elle contenait à peine ; elle oubliait, ou peut-être même ignorait-elle qu'elle possédait, dans sa jeunesse et sa beauté, une parure qui valait bien mieux que toutes ces gazes et ces brillans chiffons qu'elle enviait. Pour la première fois elle se trouvait dans les rues. On la regardait ; quelques femmes, par jalousie et pour la critiquer, et les hommes, parce qu'elle était jolie. Ces regards qui se fixaient sur elle la faisaient rougir ; elle perdait contenance et semblait emprunter de nouveaux attraits à son modeste embarras, et jusqu'à sa gaucherie même. La séance à l'église fut longue ; comme il y avait une musique excellente, et une bénédiction, le concours des fidèles était des plus nombreux. Thérèse, ébahie, contemplait un spectacle tout-à-fait nouveau pour elle ; toutes ces toilettes brillantes et recherchées, cet essaim de jeunes gens circulant dans les rangs serrés des dévotes, et ce bourdonnement et cette agitation : combien tout cela ressemblait peu à la tranquille uniformité des cérémonies qu'elle avait vues dans la chapelle de son couvent ! Elle entra à la chute du jour, et pleine de trouble et d'émotion elle suivit sa grand-mère dans son appartement.

La vieille dame s'assit dans un antique fauteuil, à côté d'une petite table sur laquelle on plaça une de ces lampes en cuivre dont la mode surannée se conserve religieusement à Rome, et durera sans doute autant que la puissance apostolique. Une seule des trois niches était allumée et répandait une lumière rougeâtre qui s'affaiblissait insensiblement et parvenait à peine jusqu'aux murailles de cette chambre. Thérèse s'assit en silence sur une chaise, et se mit à tricoter, pendant que sa grand-mère, ensevelie dans une profonde méditation, eût paru assoupie, si l'agitation précipitée de ses lèvres n'eût fait connaître qu'elle récitait tous bas ses crai-

sons. La jeune fille promenait de temps en temps autour d'elle ses regards inquiet, et n'osait les fixer nulle part. Les murs de cet appartement avaient autrefois été peints à fresque et un artiste habile y avait représenté quelques faits mythologiques ; mais la sainte dame, choquée de l'indécence de ces peintures, avait obtenu de son gendre d'en faire voiler les nudités. Un barbouilleur choisi et dirigé par elle avait affublé toutes ces pauvres nymphes et ces demi-dieux d'ignobles draperies blanches ; tout avait été défiguré et travesti. A la lueur douteuse que répandait la lampe, Thérèse contemplait avec un secret effroi ces longues figures qui lui semblaient se détacher du mur avec l'espèce de lincoeil qui les enveloppait. Son imagination, nourrie au couvent du récit de tant d'apparitions surnaturelles, les lui transforma en esprits et en revenans qu'il lui paraissait voir tourner autour d'elle, et chacun des soupirs ou des exclamations qui formaient régulièrement le refrain des oraisons de sa grand-mère, la faisait tressaillir et bondir sur sa chaise. Elle tremblait de tous ses membres, et ne pouvait plus se rendre maîtresse de son effroi, lorsque le bruit d'une voiture annonça le retour de sa mère, et l'heure du dîner. Ce repas ne lui parut pas plus gai que le dîner, et dès qu'il fut terminé, à un signal de son père, chacun s'agenouilla pour réciter dévotement avec lui le saint rosaire. Thérèse baisa ensuite la main de ses parens, et se retira dans la chambre où elle resta seule, livrée à tant d'émotions si nouvelles, et cherchant vainement à débrouiller le chaos de ses idées.

La soirée était superbe, ce qui n'est pas rare à Rome. Thérèse ouvrit sa fenêtre, espérant qu'elle respirerait plus librement. Les parfums qu'exhalait les oranges et les fleurs des jardins s'élevèrent jusqu'à elle, et cet air embaumé l'enivra et ajouta encore au trouble de ses sens. Son appartement dominait de pompeux édifices auxquels la clarté argentine de la lune prêtait une grandeur plus imposante. Appuyée sur la fenêtre, agitée, tourmentée et effrayée du désordre de son âme, la jeune fille essayait d'échapper à la confusion de ses idées, elle cherchait à fixer ses regards et son intention sur les objets qui l'entouraient ; mais insensiblement elle cessa de voir ; son front reposa sur sa jolie main, et un torrent de larmes s'échappa furtivement et malgré elle au travers de ses doigts. Tout à coup des sons harmonieux se font entendre ; la musique la plus douce rompt le silence de ce lieu solitaire, et portée par le parfum des fleurs, elle s'élève vers celle qui, sans le savoir, en est l'objet. Les larmes cessent de couler, mais le cœur bat avec bien plus de force, un trouble nouveau agite Thérèse ; elle éprouve un frisson qui la glace, et au même instant un feu dévorant circule dans ses veines. Que devint-elle, enfin, lorsqu'au milieu des chants mélodieux qui l'enivraient, elle entendit mêler son nom aux paroles les plus tendres ? Elle se crut transportée en paradis, elle s'imagina que les anges célébraient son admission dans la demeure céleste ; elle passa à un état d'exaltation et de bonheur qui tenait du délire.

Thérèse avait été vue par un jeune homme lorsqu'elle avait accompagné sa grand-mère à l'église. Sa beauté, son air de candeur et d'innocence avaient produit une vive impression sur lui. Il la suivit, d'abord par curiosité, et ensuite par admiration ; mais dès qu'il l'eut perdue de vue, il éprouva le désir de la revoir et de l'admirer encore : une heure plus tard il en était éperdument amoureux, et à minuit il eut recours à une sérénade pour lui déclarer son amour. Le lendemain, il trouva le moyen de revoir sa belle et de s'en faire remarquer : à Rome, les romans marchent rapidement vers la conclusion ; aussi, dès ce jour Thérèse n'éprouva plus ce vide qui lui faisait tant de mal, elle reprit sa gaieté, ne s'ennuya, ou ne montra de l'humeur que lorsque sa grand-mère refusait de la conduire aux stations ou à l'exposition des quarante heures. Elle ne désirait ni parure, ni promenades au cours ; son cœur était satisfait ; elle aimait... Ce bonheur, hélas ! fut bien passager : l'abbé découvrit la secrète intelligence des deux amans ; il les fit surprendre pendant que, trop confians, ils s'entretenaient au travers des barreaux d'une salle basse. C'était la troisième nuit que Thérèse y recevait les sermens de son ami, lui jurait de son côté un amour éternel, et échappait, grâce aux barreaux qui la protégeaient encore, aux dangers qui menaçaient son innocence. Il y eut bien des cris, bien des reproches de la part des parens, et bien des pleurs versés par la jeune imprudente. Cet amour dérangeait les projets qu'on avait formés, et pour en interrompre le cours on lui donna un autre appartement ; on la surveilla avec rigueur, et on lui fit payer par bien des larmes et des soupirs ces courts instans de bonheur, dont le souvenir cependant la consolait encore dans ses veilles, et charmait la solitude à laquelle on l'avait condamnée.

Il y avait à peine quinze jours que Thérèse avait quitté son couvent et les vicissitudes par lesquelles elle avait passé suffisaient déjà pour lui donner un aperçu de ce que la vie peut promettre de bonheur. Elle attendait impatiemment la fin des persécutions dont on l'accablait, mais elle protestait chaque jour que jamais on ne parviendrait à la contraindre à renoncer à son amour. Son frère l'abbé vint un matin la trouver dans sa chambre, et cette visite si extraordinaire pour elle la troubla et lui sembla le présage de quelque nouveau chagrin. Ses craintes se dissipèrent cependant lorsqu'elle sut qu'il avait voulu seulement la déterminer à se retirer suivant l'usage dans un couvent, pour s'y préparer par des exercices religieux à la solennité de Pâques. Cette foi si pure et si vive dont elle avait toujours été pénétrée n'était qu'assoupie ou pour mieux dire le sentiment qui absorbait toutes les facultés de son âme l'avait un instant écartée ; Thérèse la sentit se ranimer tout-à-coup : elle offrit avec joie d'entrer dans cette retraite ; elle espéra y trouver un adoucissement à ses ennuis et que ses prières obtiendraient de la sainte Vierge qu'elle touchât le cœur de ses parens et les rendit favorables à son amour. Elle fut immédiatement conduite et renfermée dans un de ces monastères où, pendant huit jours, de crédules parens abandonnent leurs filles à tout ce que le fanatisme et la bigoterie la plus raffinée ont pu inventer d'austérités pour les torturer. Des jeûnes multipliés et la privation du sommeil en affaiblissant leurs organes préparent leurs timides âmes à recevoir les impressions de terreur auxquelles on veut les livrer. Il faut les avoir entendues décrire elles-mêmes ces journées entières et ces longues heures de la nuit, pendant lesquelles,

constamment agenouillées sur le pavé glacé d'une chapelle, il leur a fallu répéter en chœur ces éternelles oraisons intelligibles pour elles, ou prêter une stupide attention aux sermons d'un prédicateur furibond, qui présente sans cesse à leur esprit l'image désolante de tourmens atroces, de peines perpétuelles et de châtimens inévitables, qui ferme devant elles toute voie de salut, et ajoute sans cesse quelque trait nouveau aux horreurs du tableau dont il les poursuit, à mesure qu'il voit croître leur terreur et leur découragement. Thérèse se confessa le second jour, et dès lors il s'opéra en elle un changement qui alarma ses compagnes. Le sommeil n'approcha plus de ses paupières; ses beaux yeux noirs avaient perdu leur éclat, ils étaient devenus fixes et hagards. En si peu de jours sa fraîcheur disparut au point qu'elle devint presque méconnaissable. Chaque jour elle avait une nouvelle conférence avec son confesseur et chaque jour la mélancolie et le sombre désespoir, dont elle portait l'empreinte, semblaient s'accroître. Enfin une seule nuit restait encore à passer, et le lendemain les timides pénitentes devaient être rendues à leurs familles. Tous les exercices de la journée étaient terminés; leurs forces étaient épuisées par le défaut de nourriture et par la fatigue d'être restées si long-temps agenouillées, et cependant le son de la cloche les rassembla encore à l'oratoire. Une seule lampe était suspendue à la voûte et répandait une lueur faible et vacillante qui leur fit apercevoir en frissonnant un cadavre nu étendu au bas des marches de l'autel. (C'est ordinairement un christ de grandeur naturelle et qu'on fait mouvoir par des ressorts.) Les murs étaient tendus de noir et rendaient cette scène encore plus lugubre. La terreur fit plier les genoux tremblans de ces jeunes filles effrayées, éperdues, et ce lieu funèbre retentit de soupirs et de sanglots. Du sein des ténèbres que leurs yeux ne pouvaient pénétrer, elles entendirent tout-à-coup tonner cette voix menaçante dont les accents terribles avaient si souvent glacé leurs cœurs, et qui dans ce moment retraça avec une nouvelle énergie les supplices cruels dont seront punis les moindres péchés. Le prédicateur sortit ensuite de l'obscurité qui le cachait, et vint s'agenouiller devant le christ dont le corps était étendu en avant de l'autel. « Il y a parmi vous, s'écria-t-il, une pécheresse rebelle qui persiste dans la voie de la perdition. Puissent vos prières, puisse la pénitence que je m'inflige pour elle, apaiser la colère du seigneur, et la rendre digne de sa miséricorde! » A ces mots il découvrit ses épaules, entonna le *miserere* et se frappa à coups redoublés avec une discipline dont sa main droite était armée. Les jeunes filles prosternées voyaient avec un effroi mêlé d'horreur le christ s'agiter avec des mouvemens convulsifs, à chaque coup dont le prêtre se meurtrissait. Enfin, il s'arrêta, paraît consterné, jette au loin la discipline, et s'écrie lentement avec un accent de découragement: « O mon Dieu, que votre sainte volonté soit accomplie! La malheureuse persiste dans le péché, vous l'avez rejetée, vous l'avez maudite. Cette nuit, cette nuit même, le démon viendra s'emparer de celle qui est devenue sa proie. » Ces formidables paroles furent suivies d'un coup violent qu'il frappa sur un banc placé près de lui, il en sortit un son lugubre et prolongé et le christ disparut aussitôt.

Cette scène de fantasmagorie acheva de porter à son comble l'épouvante de ces pauvres filles déjà si troublées. Elle regagnèrent en tremblant leur dortoir et s'empressèrent bien vite de se coucher et de se couvrir la tête pour tâcher d'échapper à leur frayeur et à la terrible apparition dont elles étaient menacées. Chacune d'elles comptait en frissonnant les heures de cette nuit funeste, lorsqu'un cri perçant suivi d'un long gémissement leur glaça le sang dans les veines. Persuadées que le démon venait de saisir la rebelle, elles se blottissaient, se cachaient sous leurs couvertures, priant, suppliant leur bon ange gardien, la madone et tous les saints de les secourir. Quelques religieuses réveillées en sursaut par ce cri de détresse accoururent dans le dortoir et trouvèrent la malheureuse Thérèse étendue au pied de son lit, froide et inanimée. On la souleva, on lui prodigua des secours, et ce ne fut qu'après bien des soins et des peines qu'on parvint à la rappeler à la vie. Mais, hélas! depuis cet instant son imagination frappée ne lui présentait plus que les images horribles qui ont égaré sa raison. Elle ne voit plus autour d'elle que fournaies ardentes, que supplices et que diables acharnés après leur proie. Thérèse, si douce, si innocente et si joyeuse est devenue un objet de compassion même pour les impitoyables gardiens de l'hospice où elle est renfermée. Sa beauté s'est flétrie; plus d'amours, plus de beaux jours pour elle; elle est pour toujours condamnée à une étroite prison, où ses mains et ses membres délicats sont meurtris par des chaînes. Une couche grossière, des injures, des coups même, voilà tout ce que la pitié ou la charité daigne accorder à la victime de la superstition. Son malheur même ne saurait être une leçon pour ses bourreaux, ils s'occupent sans cesse avec le même acharnement à lui envoyer des compagnes.

Cette jeune infortunée épouvantée d'une menace qui s'adressait à elle, poursuivie par cette terrible malédiction qu'un amour innocent lui avait attirée, lutta le plus qu'il lui fut possible contre son effroi; mais, vaincue par sa terreur, elle fit un effort pour aller se prosterner devant l'image d'une madone placée dans le dortoir, et implorer sa pitié. Ses vêtemens, sans qu'elle s'en aperçût, s'accrochèrent à son lit, elle crut alors que la fatale prédiction s'accomplissait.

PHILIPPE, GARDEL ET M^{me} DUGAZON.

Ce fut en 1819, à Saint-Martin, village de Normandie, où il résidait alors, que je rencontrai Philippe, le créateur de *Richard-Cœur-de-Lion*, dans l'opéra de ce nom. Il atteignait ses quatre-vingts ans. En le voyant, on ne tardait pas à reconnaître que c'était à bon droit qu'il avait autrefois passé pour le plus bel homme de son temps. Grand, robuste, le corps fort droit, il paraissait très-actif encore, et quoique la goutte le tourmentât un peu, je le trouvais dans les champs, occupé à tendre des pièges aux oiseaux. Il avait depuis peu épousé une jeune femme, et il attendait gaiement les peines et les plaisirs de la paternité.

« En quoi, particulièrement, M. Gardel pense-t-il que le style présent de la danse diffère de celui de l'ancienne école? » Telle fut la question que j'adressai, il y a environ huit ans, au

célèbre inventeur des charmans ballets de *Psyché*, de *Télémaque*, de *Proserpine*, de *Paul et Virginie*, du *Jugement de Paris*, et de plusieurs autres non moins gracieux. Si la même question lui était faite aujourd'hui, sa réponse serait, je le crois, moins favorable encore aux exécuteurs actuels de *pirouettes* et d'*entrechats*. Mais voilà ce qu'il me dit alors: « Autrefois, nous avions, dans l'art de la danse, trois styles bien distincts: le sérieux, le comique et le demi-caractère. Aujourd'hui ils sont confondus en un seul, ce qui est très-mauvais. A l'exception d'Albert, de M^{lle} Bigottini, de Fanny Bias et de quelques autres, nos danseurs semblent croire que la perfection de l'art consiste dans les *pirouettes* et les *tours de force*, tandis qu'ils ne font que des *sauts*, et ces *sauts* sont à la danse ce qu'un *mélodrame* du boulevard est à une tragédie de Racine. La danse exige non-seulement le mouvement des jambes, mais en même temps celui du corps, des bras; la tête elle-même doit danser, le dedans comme le dehors. Vos sauteurs d'aujourd'hui n'ont pas besoin de cervelle pour faire ce qu'ils font; mais pour devenir un danseur accompli, la cervelle est indispensable. » Et pourtant, dirai-je encore, c'est justement ce dont les danseurs sont le moins pourvus. Vestris fils en possédait fort peu, et Vestris père encore moins. Or, comme il y a trop d'exemples de ce genre à citer pour que le tort puisse en être attribué à une mauvaise organisation, je demanderai la permission d'exposer sur ce point l'opinion à laquelle j'ai cru devoir m'arrêter, c'est qu'à force de remuer, de s'agiter, de sauter, de tourner sans relâche et de toutes les façons, le siège de l'intelligence est, chez les danseurs, précipité hors de la tête et reste dans les filons; que là, cette intelligence subissant certains changemens, au lieu de se produire comme cela arrive ordinairement sous forme, soit d'esprit, soit de sens, soit de jugement, etc., elle se convertit en *petits ballemens*, en *entrechats* et en *coups d'aplomb*. Si Diderot vivait encore, je le défierais de me prouver le contraire. Mais, me dira-t-on, Noverre, qui a inséré dans l'*Encyclopédie* française un article sur l'histoire de la danse, et qui était, en outre, un correspondant de Voltaire; Gardel lui-même, Deshayes, d'Egville, ces danseurs qui, malgré leur profession, ont fait preuve d'un cerveau aussi bien meublé qu'aucun des trois royaumes?... Soit. Ce sont de brillantes exceptions; d'ailleurs ils étaient chorégraphes: la règle n'en subsiste donc pas moins. Au reste, les Français eux-mêmes, qui ont eu tant d'occasions favorables d'observer la chose, ont résumé leur opinion à cet égard en une seule phrase qui est aujourd'hui passée en proverbe. Quand ils veulent désigner quelqu'un dont la bêtise ou la stupidité passent la permission, ils disent: *Il est vraiment bête comme un danseur*.

Je n'ai vu M^{me} Dugazon qu'une seule fois, il y a peu d'années; Philippe était présent. Bien du temps s'était écoulé depuis leur séparation. Je trouvai quelque chose de touchant dans cette rencontre de deux individus qui avaient passé leur vie à amuser les autres, et qui sur son déclin se retrouvaient un instant ensemble, comme pour ne point mourir sans s'être dit adieu. Ils éprouvèrent sans doute le même sentiment que moi; car, en se revoyant, tous deux fondirent en larmes sans se dire un seul mot. Au bout de quelques minutes, M^{me} Dugazon prit la première la parole en souriant: « Eh bien! Philippe, dit-elle, auriez-vous reconnu Nina? — Chantez-moi la romance, et je vous le dirai. » Sans rien répondre, M^{me} Dugazon se mit à chanter. Quoique l'âge eût rendu sa voix un peu chevrotante, elle déploya dans ce morceau tant d'expression et de sensibilité qu'il était aisé de reconnaître qu'il n'y avait pas d'exagération dans les louanges de ceux qui se rappelaient l'avoir vue à la scène. La romance terminée, elle se remit à fondre en larmes. « Voilà, mon vieux ami, dit-elle, voilà la dernière fois que la pauvre Dugazon la chantera! Toutefois, elle reprit bientôt sa gaieté et passa le reste de la soirée à jouer aux cartes sans paraître autrement affectée.

Il y avait plusieurs mois que je n'avais entendu parler de M^{me} Dugazon, quand, dans la nuit du 21 au 22 septembre 1820, je fis le rêve suivant: Il me sembla (c'est ainsi, je crois, que l'on doit commencer ces sortes de récits), il me sembla, dis-je, que je montais les marches de Saint-Roch, à Paris: parvenu en haut, je vis le portail tout tendu de noir, et le suisse qui, s'avançant vers moi, me dit: « Monsieur, faites bien attention qu'une fois entré, vous ne pourrez plus sortir. » J'entrai néanmoins, je fis le tour de l'église et je vis de tous côtés des cercueils entourés de leur cortège funèbre. Je revins vers la porte. Le suisse y était: « Je vous ai déjà dit, Monsieur, qu'une fois entré, vous ne pourrez plus sortir. — Pourquoi cela? lui demandai-je. — Parce qu'il doit y avoir un enterrement. — Et de qui? — De M^{me} Dugazon. » Au même instant un convoi funèbre monta les degrés de l'église et je m'éveillai. Il pouvait bien être alors trois heures du matin. Ce rêve me tourmentait. Je ne pus me rendormir. Je me levai de meilleure heure que de coutume. Comme j'étais à déjeuner, un frère de Talma vint me voir. Je lui racontai mon rêve, et, bien entendu, il me rit au nez. Il me quitta; mais une heure était à peine écoulée, que je reçus un billet par lequel Talma me priait de me rendre incontinent chez lui. Je le trouvai se promenant dans son jardin, dans une très-grande agitation. Au bout de quelques momens de silence, il s'écria: Ceci confond toutes mes idées. Mon frère m'a raconté votre rêve, j'en risais et je faisais la remarque que les Anglais sont presque d'aussi grands rêveurs que les Allemands, quand mon ami R... entra. Je lui demandai ce qu'il y avait de nouveau. — Rien, me dit-il; mais si pourtant: La pauvre Dugazon est morte ce matin à trois heures!!!

Que le lecteur s'explique ce fait comme bon lui semblera. Quant à moi, je ne puis que leur garantir la réalité de mon rêve et sa coïncidence extraordinaire avec l'événement.

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN.

FRAGMENT.

Malheur! disons-nous, malheur à la femme qui survit à sa beauté!... Et nous ne songeons pas à tout ce qu'il y a d'atroce dans cet arrêt, trop souvent justifié!

Oh! je ne crains pas de le dire; ils pleurent avec moi sur cette pensée amère, ceux-là qui ont pressenti dès l'enfance, et compris, jeunes encore, compris avant de s'être dans le monde, que c'est une source inépuisable d'amour, et de dou-

leur, qu'un cœur de femme, et que nous ne lui rendrons jamais en consolations, ce qu'elle nous a donné en amour..... Pauvres femmes! elles ont des retours, des tristesses, des maladies affreuses qui nous sont étrangers à nous. Et, nous les plaignons tous; mais qu'elle est froide et stérile, cette compassion, quand elle n'est pas de l'amour? Or, combien peu d'entre nous sont capables d'un pareil amour? combien peu surtout ont rencontré dans la vie la seule femme qui pût leur inspirer!

Et pourtant, c'est la vertu, c'est la force d'une femme, qu'un amour profondément senti, un amour aveugle comme la foi, naît comme l'espérance. Sa main dans la main qu'elle aime véritablement, une femme marcherait sans se plaindre sur des charbons ardents.... Nous avons la force active; elles ont la force passive, la résignation; et il leur appartient à elles seules de dire tout ce qu'il leur faut de courage pour supporter la mauvaise moitié de leur destinée, pour survivre à leur beauté, disons mieux, pour se survivre à elles-mêmes.....

Ainsi me disais-je hier tristement, en lisant dans les mémoires posthumes d'un médecin anglais, insérés dans un des meilleurs recueils britanniques, le fragment que je vais reproduire ici aussi exactement que le permet une traduction littérale.

« J'avais, depuis plusieurs mois, donné des soins assidus à madame St....., jeune femme issue d'une famille très-distinguée, jouissant d'une fortune considérable, mariée depuis quelques années seulement, et rongée de la plus affreuse maladie des femmes... d'un cancer au sein!... La beauté presque angélique de cette dame était relevée encore par les charmes d'un caractère singulièrement doux et rêveur; et les témoignages de reconnaissance vraie dont elle payait les soulagemens passagers dus aux secours de la médecine m'avaient inspiré pour elle un intérêt profond. Je puis affirmer que, pendant tout le temps que je lui ai prodigué des soins, jamais un mot de plainte, un murmure ou le plus léger signe d'impatience ne lui est échappé devant moi.

Un matin, je la trouvai étendue sur un sofa dans son salon de réception. Ses traits décomposés, son visage pâle et ses sourcils légèrement froncés accusaient des souffrances horribles, et, quand je lui demandai comment elle avait passé la nuit:

— Oh! docteur, me répondit-elle d'un ton calme et d'une voix tremblante, oh! j'ai eu la nuit la plus affreuse.... Quel bonheur que le capitaine St..... soit loin de moi! Je l'aurais rendu bien malheureux!

Et à l'instant même entra en se jouant dans le salon un charmant petit garçon aux longs cheveux blonds bouclés. C'était son premier, son unique enfant, et elle sourit en voyant ses petits yeux bleus rayonner de la gaieté vive et pétulante de l'innocence.

Je le pris sur mes genoux et lui fis de ma montre un jouet, car il allait pendre sa joie au cou de sa mère....

Et la pauvre malade, après l'avoir quelque temps contemplé avec une tristesse profonde, se couvrit tout à coup les yeux avec sa main..... sa main délicate, sa main blanche et transparente comme la neige.... et je vis des larmes couler entre ses doigts..... mais pas un mot ne sortit de sa bouche..... douleur de mère!.....

Nos soins ne purent arrêter les progrès effrayans de la maladie, et il fallut enfin en venir à l'opération fatale. Le chirurgien célèbre qui la soignait avec moi lui fit part, non sans un embarras bien pénible, de sa détermination, et lui demanda si elle se sentait la force de supporter cette opération.

Elle lui répondit avec le sourire de la résignation qu'elle en avait long-temps douté elle-même, mais qu'elle avait façonné son âme à de semblables douleurs, et qu'elle s'y soumettrait, mais à ces deux conditions: que son mari, alors en mer, n'en aurait connaissance qu'après, et qu'on ne la garotterait, ni ne lui banderait les yeux pendant l'opération.

Tant de calme et de présence d'esprit ne nous permettaient pas de lui résister. Copendant M. N..... me jeta un regard de doute, mais elle le surprit; et, lui prenant la main:

— Je comprends votre pensée, docteur, lui dit-elle..... j'espère vous prouver qu'il y a dans l'âme d'une femme plus de force et de courage que vous ne voulez bien m'en supposer!

Mon collègue finit par lui accorder la dernière condition, et on fixa le jour de l'opération, autant du moins que l'état de madame St..... n'exigerait pas de retard.

Le jour fatal venu, ce ne fut pas sans émotion que je me jetai avec mon collègue dans sa voiture; j'éprouvai, il faut bien l'avouer, malgré les habitudes de ma profession, une forte commotion nerveuse quand je vis le groom placer sur le siège de la voiture la trousse munie de tous les instrumens de chirurgie.

— Êtes-vous sûr d'avoir mis tout ce qu'il vous faut? me demanda M. N..... avec une sorte de froide gravité qui me donna un peu d'humeur.

Je lui répondis affirmativement; mais il aimait mieux s'en rapporter à ses yeux, et il examina soigneusement la trousse avant de donner le signal du départ.

Il pouvait être deux heures après midi quand nous arrivâmes à la maison de campagne de madame St....., située à quelques milles de Londres. On nous fit entrer immédiatement dans la pièce où devait se faire l'opération: c'était un beau salon sur le derrière, dont les fenêtres avaient vue sur un magnifique jardin. J'avouerai encore que j'éprouvai un sentiment bien poignant en voyant la pâleur de la femme de chambre, qui se retira après nous avoir introduits; car, sans parler de l'intérêt que m'avait inspiré la malade, j'ai toujours fait mes opérations chirurgicales avec une appréhension dont une expérience de plusieurs années ne m'a pas complètement guéri.

Quand tout fut préparé pour l'opération, quand nous eûmes étalé l'odieux attirail de bistouris, d'éponges et de linges, on envoya prévenir madame St..... que tout était prêt.

M. N..... s'amusaît précisément, assez mal à propos, à me railler sur l'agitation qu'accusait mon visage, quand la porte s'ouvrit et nous laissa voir madame St..... suivie de ses deux femmes de chambre. Elle marchait d'un pas ferme et composant non sans effort sa physionomie. Sur ses traits pâles rayonnait un sourire, mais un sourire triste comme le

soleil d'octobre... À peine âgée de vingt-six ans, elle m'apparut alors dans tout l'éclat de la beauté, malgré la funeste influence de sa maladie. Ses cheveux, d'un brun clair, roulaient négligemment sur un cou et des épaules aussi blanches que le marbre. Ses grands yeux bleus, dont les regards s'échappaient autrefois doux et rêveurs, d'une paupière languissamment baissée, brillaient, ouverts en rond, de cette agitation d'esprit que la volonté la plus ferme ne saurait dominer entièrement.

Ses traits étaient parfaitement réguliers, son nez et sa bouche bien dessinés, et sa figure d'une blancheur rosée demi-transparente.

Chose étrange !... et c'est un médecin, écrivain distingué, qui a fait cette observation, les femmes les plus belles sont les plus sujettes à cette horrible maladie.

Elle était vêtue d'un long peignoir de mousseline blanche, et un grand cachemire des Indes était jeté sur ses épaules.

Et c'était cette belle et naïve créature qui allait se raidir défigurée sous les déchirures glacées du bistouri... à cette pensée, mon cœur se resserra.

Un flacon de vin de Porto était placé avec des verres sur une table dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle me fit signe de m'en approcher, et allait m'adresser la parole.

— Permettez-moi, Madame, lui dis-je avec empressement, de vous offrir un verre de vin.

— Si cela peut me faire du bien, docteur, murmura-t-elle... Puis elle effleura le verre de ses lèvres, et me le remit en me disant avec une gaieté franche :

— Allons, docteur, je vois que vous en avez besoin autant que moi, après tout... Oui, docteur, continua-t-elle avec un sourire sympathique, vous êtes bien bon, vous êtes bien sensible à ma souffrance... Puis, quand j'eus posé le verre. — Mon cher docteur, vous pardonnerez à la faiblesse d'une pauvre femme, et vous me tiendrez cette lettre que j'ai reçue hier du capitaine St..... ; elle est pleine de douces paroles, de rêveries d'amour, et je veux que mes yeux se reposent sur ces lignes pour qu'il occupe seul ma pensée tandis que vous trancherez la chair qui lui appartient.

— Madame, vous voudrez bien m'excuser, mais cela vous agiterait trop.

— Vous vous trompez, répliqua-t-elle avec fermeté, cela me soutiendra, et si j'.....

Si j'expire, allait-elle dire, mais sa langue resta suspendue dans sa bouche.

Alors elle remit la lettre dans ma main. La sienne était humide, froide, glacée, mais elle ne tremblait pas.

— A mon tour, Madame, je vous demanderai de vous tenir la main pendant l'opération.

— Quoi ! auriez-vous peur de moi, docteur, reprit-elle avec un sourire forcé, et tout en accédant à ma demande.

Et à cet instant M. N..... s'approcha de nous d'un air gaîment railleur.

— Eh bien, Madame, votre tête-à-tête est-il fini ? Je ne voudrais pas vous déranger....., il faut que vous ayez l'esprit bien disposé.....

Je doutais que jamais un médecin ait parlé avec autant d'aplomb et de vérité la langue de sa profession.

— Je suis prête, Monsieur. A-t-on fait sortir les domestiques ? demanda-t-elle à la femme de chambre qui se trouvait là.

— Oui, Madame, répondit la femme de chambre en pleurant.

— Et mon petit Henri ? ajouta-t-elle d'une voix plus basse.

On lui répondit que oui.

— Alors donc je suis prête, répliqua-t-elle en s'asseyant dans la chaise qui lui était destinée.

Aussitôt un des aides dérangea son schall de dessus ses épaules ; et elle défit elle-même son peignoir autant que cela était nécessaire, avec une présence d'esprit admirable. Puis M. N..... la fit poser sur le coin de la chaise, appuyer son bras gauche sur le dossier, et porter ses regards sur l'épaule droite. Elle me donna sa main droite, et je tâchai de lui tenir devant les yeux avec ma main gauche la lettre de son mari, pour me rendre à ses desirs. Alors elle me sourit doucement, comme pour me donner l'assurance de son courage ; et il y avait quelque chose de si angélique dans le regard de ses grands yeux bleus que je crus que mon cœur allait se briser... Oh ! je n'oublierai de ma vie ce sourire si doux, qui errait encore sur ses lèvres, quand elle arrêta ses yeux sur la lettre pour ne les en ôter qu'après avoir senti le dernier coup de bistouri...

Le talent reconnu de M. N..... ne pouvait seul me rassurer, et je ne vis pas sans être ému commencer l'opération. À la première incision, Madame St..... éprouva le frisson par tout le corps, et une effrayante pâleur se répandit sur ses joues. Il me tardait de la voir s'évanouir, afin qu'on pût faire au moins la première partie de l'opération tandis qu'elle serait dans l'état d'insensibilité. Mais elle n'eut pas un seul instant de faiblesse ; ses regards demeurèrent tristement fixés sur la lettre de son bien-aimé, et elle ne fit pas un mouvement, elle ne jeta pas un cri, et poussa à peine quelques soupirs étouffés au milieu des souffrances les plus aiguës. Seulement, quand on eut appliqué la dernière compresse :

— Est-ce tout, docteur ? dit-elle d'une voix faible.

— Oui, madame, répondit-il ; et nous allons maintenant vous porter dans votre lit.

— Non, non, reprit-elle, je puis marcher, je vais essayer. Et elle allait se lever ; mais M. N..... lui fit observer que le mouvement pourrait lui être funeste : elle se laissa porter sur sa chaise dans son lit.

Elle ne fut pas plutôt couchée qu'elle s'évanouit, et demeura si long-temps dans cet état que M. N..... approcha un miroir de ses lèvres, craignant que ses efforts de courage n'eussent épuisé toutes ses forces vitales. Mais elle revint à elle, et, au moyen d'une potion calmante, nous lui procurâmes un sommeil de quelques heures.....

Elle guérit après une longue convalescence, et je lui continuai mes visites jusqu'à deux et trois fois par jour, tant qu'elle ne fut pas en état d'aller prendre l'air de la mer, en attendant l'arrivée du capitaine St.....

La dernière fois que je la vis, elle me fit une observation qui, de long-temps, ne sortira de ma mémoire.

Comme elle parlait, avec toute la délicatesse de langage d'une femme bien née, de la manière cruelle dont elle se voyait défigurée, je lui fis valoir toutes les consolations qu'une flatterie, bien permise en pareil cas, me suggérait pour la consoler.

— Mais, docteur, mon mari !... dit-elle tout-à-coup, et la rougeur lui monta au visage. — Puis, après un instant de silence, elle ajouta : Je crois que St..... m'aimera encore !

(Blackwood's Magazine.)

POLICE CORRECTIONNELLE.

LE SOLDAT FOUBERT.

Le nommé Foubert, vieux troupier, était accusé devant la sixième chambre d'avoir volé deux billets de banque de 1000 frs., et des pièces d'or à l'archevêché, dans la journée du 29 juillet dernier. Cette prévention, si grave par sa nature et par son importance, avait pourtant été réduite de beaucoup par l'instruction ; car lorsque Foubert avait été arrêté, la rumeur publique grossissant à chaque instant contre lui, avait été jusqu'à le présenter comme n'ayant pas volé moins de 200,000 frs. en or et en billets de banque. Foubert avouait avoir eu deux billets de banque en sa possession et en avoir disposé ; mais il soutenait les avoir trouvés à la porte de la caserne de l'Ave-Maria, avec plusieurs billets de loterie. « Ces billets de banque, disait-il, ne pouvaient provenir de la sainte maison ; car ils étaient avec des billets de loterie, et ces objets ne sont pas analogues à un archevêque. Voilà, mon président, comme les choses se sont passées ; d'abord, je suis Français et patriote, j'ai servi et je suis prêt à servir derechef pour la loi et la liberté. Alors, j'ai fait comme les autres dans ces jours-là ; je me disais : Où sont-ils ! qu'ils viennent ! le vieux Foubert est toujours bon là. Des armes, donc ! des armes ! Ah ! si j'avais seulement mon vieux fusil d'Austerlitz, l'enthousiasme de la liberté..... »

M. le Président. Au fait, au fait. Foubert. C'est un fait que l'enthousiasme de la liberté me demandait des armes. Alors j'allai à l'Ave-Maria pour qu'il m'en fût communiqué ainsi qu'à tous les braves Français, amis de la liberté et défenseurs persévérants des lois et de la charte, car on m'avait dit : Foubert, tu participeras à des armes à la caserne de l'Ave-Maria. A l'Ave-Maria il n'y avait plus d'armes, il ne manquait pas de particuliers qui étaient avides de la chose ; mais j'y trouvai une quantité conséquente de cartouches. Il pouvait être environ neuf heures et demie à la soupe des soldats. (On rit.)

M. le Président. Expliquez-vous. Foubert. C'est bien clair ; vous savez bien que les soldats trempent toujours la soupe à neuf heures ; c'était comme cela de mon temps, et ce sera toujours comme cela ; on trempe la soupe à neuf heures. Quand j'entrai, les soldats n'y étaient plus, mais la soupe y était encore. Alors, comme elle n'était pas encore froide, je me dis : La soupe a été trempée à neuf heures....., elle n'est pas encore froide, donc il est neuf heures et demie.

M. le Président. Passez ces détails. Foubert. Pardon, mon président ! mais ils sont énergiques et indubitables. Alors je remplis mes poches de cartouches. Je sortis, et je rencontrais de braves gardes nationales qui criaient : Vive la charte ; je criai : Vive la liberté. « J'ai des cartouches, et je veux vous en communiquer. » Alors je leur en partageai de mes cartouches, et les voilà partis au Louvre. Je me retourne, et tout près du ruisseau je trouve des papiers chiffonnés. Voilà l'affaire. C'étaient des billets de banque et des billets de loterie mêlés. Les billets de banque sont bien loin ; les billets de loterie, les voilà.

M. le Président. Vous avez changé l'un de ces billets ?

Foubert. C'est vrai que j'ai eu l'enthousiasme de changer l'un des billets pour sustenter les braves, mes frères. Il y eut un brave qui me donna 800 francs pour un des billets. Foi d'homme ! le soir, le volume de l'argent était distribué.

M. le Président. Vous avez payé à boire à tout le monde ?

Foubert. Oui, mon président, en bon Français, pour mes braves frères de liberté. Le soir, il n'y avait plus rien. Je dois dire que j'en ai bu ma part, comme de juste. J'ai payé dans tout cela un demi-setier à mon épouse ; c'est mon usage, quand j'ai de l'argent, d'aller trouver mon épouse, qui est blanchisseuse, à son bateau, et de lui payer un demi-setier. Quoi !... Une politesse à mon épouse.

M. le Président. Vous saviez bien que cet argent ne vous appartenait pas.

Foubert. C'est identique et fatal, mon président. Je sais très-bien que les matières d'or, d'argent, bijoux de prix, argenterie et autres billets de banque qu'on trouve dans les rues doivent être déposés chez le commissaire respectif de son district. Mais, mon président, je n'ai plus besoin de vous dire que ce jour-là les commissaires n'étaient plus commissaires ; ils étaient tous cachés..... à l'ombre, les commissaires.

M. le Président. Qu'avez-vous fait de l'autre billet de banque ?

Foubert. Également changé, mon président. Distribué de même à mes braves frères, blessés et victimes des oppresseurs. Allez demander plutôt à Jean Legrain qui a eu l'épaule percée d'une balle, si, quand j'ai été l'embrasser à St.-Louis, je ne lui ai pas mis quelque chose dans la main ! Allez, demandez.....

M. le Président. Quand vous avez changé le second billet il y avait des commissaires.

Foubert. Pas plus que sur la main. Le jour de Rambouillet, je n'avais plus rien. Vous savez bien quand Rambouillet s'est soulevé..... C'est-à-dire quand les ennemis de la charte ont voulu avoir l'air de faire une démonstration à Rambouillet.....

Après ces explications, dont nous répétons les termes sans pouvoir reproduire la pantomime toute militaire qui les ac-

compagnait, M. l'avocat du roi, Ségur-d'Aguessau, a abandonné la prévention, et Foubert a été acquitté, sans que le tribunal voulut même entendre M. Claveau, son avocat.

(Gazette des Tribunaux.)

ANNONCES.

BULLETIN UNIVERSEL DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE.

Publié sous la direction du baron de Ferassac.

Le Bulletin se compose de huit sections, de chaque section paraît un numéro par mois ; on peut souscrire à chacune d'elles séparément, savoir :

- I. Sciences mathématiques, physiques et chimiques, \$6 par an.
- II. Sciences naturelles et géologie, \$11 par an.
- III. Sciences médicales, etc., \$11 par an.
- IV. Sciences agricoles, économiques, etc., \$7 par an.
- V. Sciences technologiques, \$8 par an.
- VI. Sciences géographiques, écon. publ., voyages, \$12 par an.
- VII. Sciences historiques, antiquités, philologie, \$9 par an.
- VIII. Sciences militaires, \$4 50 par an.

Le sousigné est chargé des intérêts du Bulletin dans les États-Unis ; il fera parvenir au Directeur toute communication et nouveauté littéraire, qu'on lui enverra pour lui, franc de port ; on s'abonne également chez lui au dit Bulletin.

Foreign and Classical Bookstore,
CHARLES DE BEHR, Director,
103 Broadway, New-York,
32 South-sixth-street, Philadelphie.

KING & WALLIS, No. 154 William Street,

Offrent à vendre en détail les articles suivants, avec une réduction dans leurs prix, savoir :

- Couvertures de lit à rosaces de 8-4 à 14-4.
- Couvertures de lit rayées et à pointes.
- Flanelles, blanches et de couleur.
- Revêches vertes, 4-4.
- Camelot bleu et brun.
- Bombazine anglaise.
- Mérimos anglais.
- Barèges, couleurs assorties.
- Bas de laine pour hommes et femmes.
- Gants de castor.
- Crêpe de Nankin, noir et de couleur.
- Fichus de soie.
- Schalls de Soie, de Cachemire, de Thibet et de Mérimos.

Leur assortiment de nouveautés est, comme auparavant, de premier choix, et à prix fixe.

Un des associés, Mr. W., parle la langue Française.

A VENDRE chez M. THOISNIER DESPLACES, libraire de Paris et à New-York, Exchange-Place, No. 32.

Manuels, du tapissier, cartonnier, carter, amidonnier, vermicellier, charpentier, boulanger et meunier, graveur, mouleur, charcutier, pâtissier, vinaigrier et montardier, papeter et régleur marchand de bois, imprimeur, relieur, vigneron, fleuriste artificiel, des demoiselles, des dames, de la maîtresse de maison, art de se coiffer soi-même, météorologie, physiologie végétale, mammalogie, entomologie, histoire naturelle des mollusques et de leurs coquilles, d'ornithologie, botanique.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. de Lacépède, nouvelle édition, ornée du portrait de Buffon et de 245 belles gravures, 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacés, par M. le comte de Lacépède, pour faire suite aux œuvres de Buffon. Nouvelle édition, ornée de 115 planches et du portrait de l'auteur. 5 gros volumes in-8.

Répertoire du Théâtre Français, nouvelle édition, classée dans un nouvel ordre, avec des notices sur les auteurs et acteurs célèbres, par Picard et Peyrot, ornée de 12 portraits ; 85 livraisons forment 4 gros volumes in-8.

SYLVESTER, 130 et 311 Broadway,

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'État une licence pour vendre des billets ou parts de billet.

Tirage de la loterie classe No. 4 :

	66	34	15	44	20	1	10	45	4	33.
Février 24	1							16,000,	10,000	\$5
Mars 3	2							20,000		5
10	3							20,000,	10,000	5

A LOUER. — La maison à deux étages, No. 72 Chatham-street, et les meubles de la maison à vendre. S'adresser au Bureau d'Agence, No. 8 Broad-street.

Magasin d'Épicerie au coin de Park-Place et Broadway.

G. DESABAYE, à l'adresse ci-dessus, continue à tenir un assortiment complet d'épicerie ; il y a joint les articles d'importation les plus rares, et au bout de toute espèce de consommateurs. Ils trouveront également à se procurer chez lui de liquors fins d'Europe et d'Amérique, d'eau-de-vie très-vieille ou récemment importée, genièvre de Hollande, Rum-Jamaïque, Ste-Croix et autres ; vins de Bordeaux, vieux Madère, Sherry, Ténériffe, &c.

Il se charge de fournir des provisions aux bâtiments.

N. B. Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

MAISON A LOUER.

M. Sylvester désirerait louer la maison située au No. 130 Broadway, à l'exception du bureau, à une famille respectable. La plus grande partie du loyer pourrait être payée en fournissant la pension.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraît tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ; à M. W. A. WISART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.

\$15, sans le Journal.

\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 centes pour chaque fois suivante.